PA 6393
.S8 D4
Copy 1

PA 6393
.S8 D4
Copy 1

1058
L. C.

VOYAGE

D'HORACE A BRINDES.

VOYAGE
D'HORACE A BRINDES.

(Satire V, Livre I.)

DISSERTATION GÉOGRAPHIQUE

Lue à l'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Mâcon, dans les séances du 26 avril, du 31 mai (présidence de M. de SURIGNY), et dans celle du 28 juin (présidence de M. BOURNEL),

PAR

Ernest DESJARDINS,

Docteur ès-lettres, professeur d'Histoire au Lycée impérial de Mâcon, membre de la Société de Géographie de Paris.

(Cette Dissertation renferme deux lettres inédites de M. le baron de Walckenaer.)

MACON,
IMPRIMERIE D'ÉMILE PROTAT.

1855.

S

PA6393
.S8I4

35080

LIBRARY OF CONGRESS
1899
CITY OF WASHINGTON

VOYAGE

D'HORACE A BRINDES.

Il y a bientôt 19 siècles qu'Horace partit de Rome et alla rejoindre Mécène à Terracine pour l'accompagner à Brindes, et, de là, à Tarente où devaient se traiter de si grands intérêts : il s'agissait de la paix du monde attachée à la bonne harmonie des triumvirs Octave et Antoine. Le traité de Tarente est de l'année 717 de Rome, 36 ans avant J.-C.

Mécène était chargé par Octave de préparer un rapprochement entre lui et son rival. Coccéius Nerva, l'ancêtre de l'empereur Nerva, et Fontéius Capiton avaient leur part dans cette importante mission. Horace avait promis à son illustre ami de se joindre à lui. C'était donc, comme nous dirions aujourd'hui, un *voyage d'affaires* pour Mécène et un *voyage d'agrément* pour tous deux. Car, si le conseiller d'Octave trouvait un grand charme dans la société du poète, Horace, de son côté, aimait à se rapprocher de Mécène qui est resté le modèle des protecteurs, parce qu'il n'entreprenait jamais sur cette chère liberté auprès de laquelle la faveur et les grâces ne sont rien. Ce voyage

à petites journées, fait en compagnie d'hommes aimables et savants dont l'esprit délicat savait comprendre le sien, avait dû séduire Horace. C'était au printemps; la route était commode, le ciel pur : se trouvant en belle humeur, le corps sain et le pied alerte, il se mit en route et suivit un matin les beaux trottoirs de la voie Appienne dans la direction de TERRACINE.

La 5e satire est la narration de ce voyage. Ce serait, si l'on en croit Porphyrion, une imitation de celle que Lucilius avait composée sur un voyage qu'il fit à Capoue (1).

La pièce d'Horace nous intéresse plutôt par les particularités qu'elle nous apprend sur les mœurs romaines, par les incidents comiques du voyage et par les détails géographiques qu'elle nous fournit sur l'ancienne Italie, que par un grand mérite littéraire. C'est une des premières productions du poète. Sous le rapport du style, cette satire est loin d'être une de ses meilleures; cependant, M. Walckenaer la juge beaucoup trop sévèrement, selon moi, en disant qu'elle est « fort médiocre (2) ». Certaines parties de cette narration paraissent touchées avec cette grâce et cette délicatesse de pinceau qui distinguent les ouvrages les plus estimés d'Horace.

Pendant l'automne de 1852, j'ai suivi l'itinéraire parcouru par le poète, jusqu'à Capoue du moins, et beaucoup de passages, qui étaient demeurés fort obscurs pour moi, malgré les commentaires des meilleures éditions classiques, devinrent parfaitement clairs, dès que j'eus visité les lieux décrits ou mentionnés par le poète. J'ai pu m'assurer, par cette nouvelle expérience, de l'insuffisance des explications qui accompagnent d'ordinaire les textes anciens. Vous avez dû souvent vous convaincre, Messieurs, en relisant Virgile et Horace, que les commen-

---

(1) Porphyr., *apud Horat. Serm.* I, v. 1. — Bravnhardus, t. II, p. 66. — Heindorff., *Horat. Satiren;* Breslau, 1815, p. 110. — Orelli, *Horat.*, t. II, p. 74.

(2) *Hist. de la vie et des poésies d'Hor.*, t. I, p. 232.

taires ne répondent presque jamais au premier besoin du lecteur qui veut être instruit, soit des usages et des lois, soit des difficultés historiques ou géographiques que l'on rencontre si fréquemment dans les auteurs ; toutes choses qui sont, pour ainsi parler, en dehors de l'écrivain. L'habitude de la langue latine, une certaine expérience du style de l'auteur qu'on lit doivent faciliter l'intelligence du texte et faire découvrir le sens de ses pensées les plus fines et de ses moindres intentions. C'est ce qui fait que les notes *littéraires* sur le goût et celles qui ont la prétention de nous expliquer, à chaque mot, ce que l'écrivain a voulu dire, sont le plus souvent inutiles ou même nuisibles. Aussi ces sortes de commentaires sont-ils presque toujours mal faits. Pour moi, loin d'en tirer quelque lumière, j'y ai souvent trouvé de nouvelles obscurités et des difficultés imaginaires que je n'avais point vues parce qu'elles n'étaient pas dans le texte, mais bien dans l'esprit de ceux qui prétendent l'expliquer. Je suivrais volontiers la coutume d'un homme de goût que j'ai connu, qui, pour lire Virgile, s'assurait contre les faiseurs de notes et choisissait un texte pur, débarrassé de toutes réflexions étrangères, fussent-elles de Servius, convaincu qu'un ouvrage que le sentiment des plus habiles tient pour excellent ne renferme point d'obscurités qu'un peu d'attention ne parvienne à dissiper. Si elles proviennent de notre ignorance de la langue, mieux vaut alors faire usage d'une traduction. M. Walckenaer disait que le meilleur commentaire d'Horace était Horace lui-même. Bonstetten, dans son remarquable petit livre sur Virgile, a suivi cette méthode, et je suis assuré, comme eux, que les seuls commentaires qu'on doive souffrir comme accompagnement aux bons auteurs, seraient ceux qui expliqueraient avec sobriété, mais avec la science certaine des hommes spéciaux, les lois, les faits historiques, les détails géographiques ou mythologiques auxquels l'auteur fait allusion dans ses écrits. On peut ajouter à cela, si l'on veut, les curiosités philologiques que le savant peut

découvrir à l'homme qui n'est simplement qu'instruit. Mais, au lieu de me montrer qu'Horace avait bien de l'esprit, j'aimerais mieux que le père Sanadon, par exemple, m'apprît comment le poète a pu s'embarquer au FORUM-D'APPIUS qui était au milieu des terres et où il ne passait ni fleuve ni rivière. Il est vrai que pour fournir des explications complètes et sûres des textes anciens, il ne faudrait pas moins que des savants très-versés dans les diverses spécialités de l'Histoire, du Droit, de la Mythologie, de la Géographie ancienne et de la Philologie : des Mommsen, des Savigny, des Guigniaut, des d'Anville ou des Egger. C'est ce qui a manqué souvent, et surtout pour la partie géographique, aux commentaires de la belle édition des classiques latins de Lemaire, quelquefois même à la fameuse édition d'Horace publiée par Orelli. Le même reproche ne saurait s'adresser au Cicéron de M. Victor Leclerc que l'on peut proposer comme un modèle, mais difficile à imiter il est vrai, car le savant doyen de la Sorbonne, par une exception fort rare, a pu, grâce à l'universalité de ses connaissances, répandre la lumière sur tous les points.

De bonnes explications géographiques font défaut, je le répète, à la plupart des auteurs latins et même à ceux qui sont le plus souvent lus et commentés dans nos écoles, comme Virgile et Horace.

M. Walckenaer est un des premiers qui ait traité avec soin, dans sa vie d'Horace, la partie géographique ; mais il n'avait pas vu les pays dont il parlait, et j'ai souvent entendu dire à mon savant maître lui-même que, pour faire avec sûreté de la géographie ancienne, il fallait commencer par voyager.

Ce n'est pas ce qui avait manqué à l'abbé Capmartin de Chaupy, qui a cherché par toute l'Italie les moindres vestiges du poète et qui a publié dans un gros ouvrage ses observations les plus minutieuses. On parle encore dans les environs de Tivoli de l'abbé de Chaupy et de son cheval blanc. Il a exploré avec amour tous les pays que

le poète a occupés ou visités, de Præneste à Tibur, de Tibur à Ustique; de Rome à Sinuesse, à Venouse, à Tarente et à Brindes. Mais l'abbé de Chaupy n'était ni archéologue ni géographe, et son livre, qui n'est point savant, ne se sauve pas même par la forme.

Essayons donc, Messieurs, en suivant Horace pas à pas, dans le pays même qu'il a parcouru, de le bien comprendre en profitant des erreurs et des lumières de nos devanciers. Ce n'est pas seulement un commentaire géographique que je vais avoir l'honneur de vous présenter, c'est la description comparée des lieux modernes et des lieux anciens que le poète a traversés.

PREMIÈRE JOURNÉE.

Horace part de Rome, seul d'abord avec Héliodore.

« *Je partis de la grande Rome et Aricie me reçut avec une chétive hospitalité. Mon compagnon était le rhéteur Héliodore, de beaucoup le plus savant des Grecs* (3). »

C'est par la porte Capène, entre le Cœlius et l'Aventin, que les deux voyageurs quittent Rome (4). Ils laissent à

---

(3) Egressum magna me excepit Aricia Roma
Hospitio modico; rhetor comes Heliodorus
Græcorum longe doctissimus.

(4) Cette porte était percée dans l'enceinte de Servius Tullius. Il n'existe aucune trace de la porte Capène, mais on sait exactement quel était son emplacement par les mesures de la voie retrouvées en place. On sait que c'est à partir de l'enceinte de Servius que se comptaient les milles. Cette enceinte a presque entièrement disparu. On voit en beaucoup d'endroits le mur dit d'Aurélien, qui entourait complétement l'enceinte de Servius.

gauche la vallée d'Egérie (5), la fontaine de Mercure (6), le temple de l'Honneur et de la Vertu (7) et le tombeau des Scipions (8).

La voie Appienne présentait dans un espace de cinq lieues une longue suite de tombeaux (on sait que les Anciens n'avaient point de cimetières et que les sépultures se trouvaient sur les routes aux abords des villes). Derrière ces monuments funèbres, s'élevaient çà et là d'élégantes villas. La campagne romaine, qu'on nomme aujourd'hui, avec raison, le *Désert*, était traversée par des aqueducs dont les arcades s'étendaient à perte de vue. Nos voyageurs avaient devant eux les pentes verdoyantes du Mont Albain et, à l'horizon, les sommets grisâtres de la Sabine et du pays des Eques. La voie Appienne, pour être agréable et commode, n'était cependant pas très-large. Elle subsiste encore dans les 12 premiers milles de son parcours, et l'on peut s'assurer qu'il n'y avait que 15 pieds d'écartement entre les trottoirs. Elle était pavée en laves taillées sur une seule face. Rien n'égalait la grâce sévère et le bon goût des monuments qui la bordaient.

A la fin du 3e mille, c'est-à-dire à 4,445 mètres de la porte Capène, on venait d'achever sans doute, au temps d'Horace, le tombeau de Cæcilia Metella, femme de Crassus.

Au 5e mille se trouvaient les tombeaux des deux Horace. On sait que le père du poète était affranchi de

---

(5) La vraie position de cette vallée célèbre est vers la porte Capène, à gauche de la voie Appienne et dans l'intérieur de la Rome des empereurs au 3e siècle. Voy. la sat. III de Juvenal. C'est donc à tort que tant d'artistes et de poètes modernes, comme lord Byron (*Childe-Harold*, chant IV, stance CXV), ont placé le séjour de la nymphe dans la *vallée Caffarella*, à 2 milles de Rome.

(6) Ovid., *Fast.* V, v. 673.

(7) Tit-Liv., l. XXV, c. XL, l. XXVII, c. XXV et l. XXIX, c. XI.

(8) Découvert en 1780. Voy. mon *Essai sur la topographie du Latium;* Paris, Aug. Durand, 1854.

la grande famille patricienne à laquelle il devait son nom et qui faisait remonter son origine jusqu'aux guerriers morts pour la patrie sous le règne de Tullus Hostilius.

Au 9e mille fut disposé, bien après le 1er siècle, un relais de poste : MUTATIO AD NONUM (9).

Horace et Héliodore arrivèrent à BOVILLÆ, petite bourgade située à 12 milles de Rome, au pied de la montée d'*Albano*. Il se trouvait, au temps de Théodose (10), un relais en ce lieu ; mais il est fort douteux qu'il existât déjà à l'époque d'Horace. C'est à tort que M. Walckenaer dit qu'on ne voit plus de traces de BOVILLÆ (11) : les ruines du cirque, du théâtre et du *sacrarium* de la famille Julia sont parfaitement visibles et même assez bien conservées (12).

Parvenu sur le petit plateau où se trouve la moderne *Albano*, Horace voyait se dérouler à ses pieds toute la campagne romaine, le pays des Rutules et celui des

---

(9) Cette station, qui fut établie dans une ancienne villa, près du tombeau de Gallien et de Sévère, n'existait assurément pas au temps d'Horace, car elle ne figure ni dans l'*Itinéraire d'Antonin* ni dans la *Table Théodosienne*, mais seulement dans l'*Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem* qui date du XIe siècle. C'est donc par erreur que M. Walckenaer a dit que le poète avait dû voir cette station sur la route. C'est aussi par erreur qu'il la place à *Torre-Selce*, forteresse du Moyen-âge, construite dans un grand tombeau inconnu. La *Torre-Selce* est entre le 6e et le 7e mille et la station *Ad nonum* a été retrouvée au 9e mille, à droite de la route. Voy. Walckenaer, *Histoire de la vie et des poésies d'Horace*, t. I, p. 233. Conférez le *Recueil des Itinéraires anciens* publié par le Mis de Fortia d'Urban ; imp. roy., Paris, 1845, p. 192, dans lequel on lit :

« Mutatio ad nono VII »

Erreur manifeste pour VIIII.

(10) *Recueil des Itin. anc.*, Fortia d'Urban, Tabula Peutingeriana, p. 210.

(11) *Hist. de la vie et des poésies d'Hor.*, t. I, p. 233.

(12) Voy. les dissertations insérées dans le t. III des *Actes de l'Acad. rom. d'archéol.*, 1829, par Giuseppe Tambroni et Luigi Poletti.

Latins. Que de religieux et patriotiques souvenirs devaient éveiller dans l'âme d'un Romain du Ier siècle tant de lieux consacrés par la présence des dieux primitifs du vieux Latium et par les victoires des soldats laboureurs des anciens âges! Combien les regards devaient se porter avec amour sur cette terre si chèrement conquise par la valeur des légions sous les rois et les consuls! Toute l'histoire de ces temps héroïques semble se dérouler dans cette belle plaine : au loin, dans les vapeurs dorées du Tibre, la ville éternelle; à l'horizon, la mer calme et brillante aux derniers feux du jour, cette mer de Tyrrhénie qui a porté les vaisseaux troyens au rivage de Laurente; les Bois-sacrés de Picus, de Jupiter Indiges; la source du Numicius, habitée par les nymphes, les oracles de Faune et de Pilumne vers la côte maritime; puis, plus près, le sol tant de fois arrosé par le sang de ces héros aux bras forts, aux mœurs pures : le champ où combattirent les Horace, où vainquirent les Cincinnatus, les Claudius; où Coriolan réunit contre Rome tant de peuples armés par sa colère, séparés par sa piété. En jetant les yeux sur la route qu'on venait de parcourir, on apercevait deux rangées de tombeaux, formant une immense nécropole de cinq lieues. Au delà du Tibre, on voyait les sommets grisâtres de l'Etrurie, et, à droite, ceux de la Sabine. Le plateau où se trouve la moderne *Albano* et où la route traversait, au temps d'Horace, la villa de Pompée est dominé au nord par les pentes du Mont Albain sur le sommet duquel s'élevait le temple majestueux de Jupiter Latial. Derrière les rebords du cratère de cet immense volcan éteint, on devinait les ruines d'Albe-la-Longue suspendues sur l'abîme et se mirant dans les eaux limpides du lac. Au-dessus de la villa de Pompée, sur le flanc extérieur du cratère, à gauche de la route, s'étalait la riche villa de Clodius, sur ces belles terrasses naturelles où devait bientôt s'établir le palais des Césars : Tibère, Caligula, Néron et surtout la splendide demeure du sombre Domitien avec ses théâtres, son colisée, ses

casernes de prétoriens, etc. Sur la pente même qu'Horace venait de gravir, entre Bovillæ et la villa de Pompée, avait eu lieu, peu d'années auparavant, la fatale rencontre de Milon et de Clodius. L'on devait montrer encore, sur la voie Appienne, le lieu où le client de Cicéron avait frappé sa victime et l'auberge où le corps sanglant avait été déposé, près du temple de la Bonne-Déesse.

Les deux voyageurs descendirent, par une pente rapide, le flanc méridional du Mont Albain et se trouvèrent, entre un lac à droite et une montagne à gauche, dans la bourgade d'Aricie, au 16e mille de la voie. Ils avaient donc parcouru dans leur première journée 23 kilomètres et 700 mètres.

Il ne reste de l'ancienne Aricie que le temple de Diane (13), et quelques ruines parmi lesquelles M. Pietro Rosa croit retrouver le relais de poste et la petite auberge d'Horace : « hospitio modico » (14). La moderne *Riccia* est sur le sommet de la montagne. C'était là qu'était autrefois la citadelle *Arx Aricina*. Le lac d'Aricie est aujourd'hui desséché. Les vestiges de la voie apparaissent plus rares depuis *Albano* (15).

---

(13) Il ne faut pas confondre, comme l'a fait un célèbre commentateur, la *Diane d'Aricie* avec la *Diane Nemorensis* ou *Taurobole*, dont le séjour était sur les bords du lac de *Nemi*.

(14) Ces dessins, encore inédits, doivent être publiés dans la grande édition d'Horace que prépare en ce moment M. Didot. C'est M. Noël des Vergers qui est dépositaire des plans de M. Pietro Rosa, et c'est à son extrême obligeance que je dois d'avoir eu connaissance de celui dont il s'agit ici.

(15) Voyez sur Aricie : Tournon, *Etudes statistiques sur Rome*, 1831, t. I, p. 82; — *Gell's topography of Rome and its vicinity*, 1834, t. I, p. 182-188; — Kircher, *Latium*, 1671, p. 45; — Cluverius, *Italia antiqua*, 1624, p. 917-920; — Capmartin de Chaupy, *Découv. de la mais. d'Hor.*, t. II, p. 119, et t. III, p. 376; — Duchess of Devonshire, *Horat. Flacc.*, t. I, sat. V, 1816 (plan d'Aricie.)

DEUXIÈME JOURNÉE.

« *De là,* » dit Horace, « *je me rendis au Forum-d'Ap-*
» *pius, bourgade remplie de bateliers et de cabaretiers*
» *fripons. Nous fûmes assez paresseux pour diviser cette*
» *traite* (16) *en deux jours de marche : les bons marcheurs,*
» (ceux qui relèvent leur robe plus haut que nous en
» l'attachant à la ceinture) *l'auraient faite en un jour.* (17) »

Or, le *Forum-d'Appius* était au 43e mille, c'est-à-dire à 63 kilomètres et 650 mètres de Rome. On comprend qu'un poëte, devisant avec un savant, n'ait pas fait 16 lieues à pied en une seule journée ; aussi franchit-il cette distance en deux jours, faisant six lieues le premier jour et dix le second.

Je ne sais si l'on traduit bien « ignavus » par le mot *paresseux*. Il en est un autre qui me paraît convenir beaucoup mieux au caractère et aux mœurs du poëte, mais je n'ose l'employer par respect pour Horace, et d'ailleurs je le crois plutôt *parisien* que français. Dans ce temps là l'on ne se pressait pas. On ne prenait point plaisir à gagner vite le but. On voyageait pour voyager, non pour arriver. Aujourd'hui l'on se transporte. On faisait doucement toutes choses ; on n'eût point pris les désœuvrés remuants pour des hommes actifs, et l'on ne méprisait point les rêveurs intelligents. A quoi bon se presser ? Ne trouvait-on pas du temps pour ses affaires, pour ses plaisirs et

---

(16) De Rome au Forum-d'Appius.

(17) .....Inde Forum Appi
Differtum nautis, cauponibus atque malignis.
Hoc iter ignavi divisimus, altius ac nos,
Præcinctis unum.....

pour ses amis? Car on avait des amis. On avait le loisir d'aimer ceux qu'on avait pris le temps de connaître. On ne comptait pas sur le hasard d'une rencontre pour jouir de leur entretien; mais l'on vidait lentement, avec Torquatus, l'amphore conservée depuis le consulat de Taurus (18), et l'on allait à pied, avec Héliodore, de ROME au FORUM-D'APPIUS; on ne voulait point ressembler aux gens affairés qui « relèvent leur robe jusqu'à la ceinture; » on préférait en laisser mollement flotter les plis.

Le lendemain, le poète et le rhéteur s'éloignèrent des riants coteaux d'ARICIE en suivant toujours la voie Appienne, bordée, à droite, par la grande plaine du pays des Rutules et des Volsques; à gauche, par les âpres sommets de l'Apennin. On découvrait d'abord, sur le dernier contre-fort des Monts Albains, le séjour silencieux de la Diane des forêts, DIANA NEMORENSIS. Ces bois mystérieux couvraient autrefois, comme aujourd'hui, les flancs de la montagne, le rebord du cratère (car c'est encore un ancien volcan), et les pentes extérieures au pied desquelles était le lac de *Nemi*, enfermé dans ce vallon circulaire comme en une vaste coupe. « C'est un abîme, » dit Strabon. C'est dans ce lieu, sous des ombrages épais, que s'engageaient ces duels terribles du prêtre de la Déesse contre tous les audacieux qui voulaient lui ravir sa dignité avec la vie (19) : la sombre divinité ne laissait approcher de ses autels que le cœur vaillant et le bras fort qui avaient acheté par un combat à mort le dangereux honneur de la servir. Egérie et Hippolyte, rappelé à la vie par la déesse des forêts, habitait aussi ce délicieux séjour. C'est le sentier d'Hippolyte-Virbius, à gauche d'ARICIE, qui conduisait à ces lieux solitaires, consacrés par les pieuses fictions des poètes.

Un peu plus loin, toujours à gauche de la voie, s'élevait, sur une colline, la ville de VELITRÆ, l'une des plus impor-

---

(18) *Epist.*, I, V, 4.

(19) Ovid., *métamorph.*, l. XIV, v. 331.

tantes cités des Volsques. La moderne *Velletri*, qui compte 12,000 âmes environ, n'occupe qu'une partie de l'emplacement de l'ancienne ville.

Plus loin encore, dans les gorges pittoresques de l'Apennin, se groupent les maisons blanches de *Cori*, l'ancienne Cora, de *Norma*, près des ruines de Norba et de *Sezza*, autrefois Setia.

A droite, sur des éminences voisines de la route, on découvrait, en sortant d'Aricie, les villes de Corioli (20) et de Lanuvium (aujourd'hui *Città di Lavigna*). Enfin, on ne tardait pas à entrer dans les Marais-Pontins.

L'aspect de ce beau pays étonne tous les voyageurs qui se sont fait des Marais-Pontins l'idée d'une contrée triste et désolée. Dans cette plaine verdoyante, rien, au contraire, ne saurait même faire songer à la *Malaria*, si ce n'est l'absence de l'homme. On ne voit point de marais aux abords de la route; la végétation est vigoureuse; d'admirables pâturages, coupés par des ruisseaux artificiels, sont bordés de beaux arbres. Ce vaste herbage est enfermé par les montagnes grises de l'Apennin, à gauche, et à droite, par la mer, que l'on devine à l'horizon. On voit s'élever devant soi, comme une immense borne, le *Monte-Circello*, qui semble marquer la limite de la terre, au sud. Plus loin encore, on découvre le sommet des îles *Ponza* (l'ancienne Pontia), *Parmarola* (autrefois Palmaria), et *Zannone* (Senonia), dont l'aspect est semblable à celui du *Monte-Circello*, ce qui paraît confirmer le témoignage de Théophraste, cité par Pline (21), qui nous apprend que le séjour de la magicienne Circé (22) (à Circæi, aujourd'hui *Monte-Circello*,) était autrefois une île.

---

(20) Peut-être au *Monte-Giove*.

(21) *Hist. nat.*, l. III, c. IX.

(22) On trouve, sur le *Monte-Circello* un lieu que l'on désigne encore sous le nom de *Bois de la Magicienne*, et les habitants de *S.-Felice*, la petite bourgade voisine, ne l'abordent qu'avec effroi, tant les superstitions populaires sont vivaces en Italie.

On sait que le désert des Marais-Pontins était jadis un pays riche et fertile, couvert, au temps de la domination des Volsques, de villes florissantes que nous voyons figurer dans les guerres de la République. Cette contrée n'était donc pas malsaine comme elle l'est aujourd'hui. On avait trouvé pour les eaux des moyens d'écoulement qui furent abandonnés ou incomplétement essayés sous la domination romaine, et que l'on n'a jamais employés d'une manière efficace depuis. Tout ce beau pays deviendrait non-seulement habitable, mais serait bientôt l'un des plus riches de l'Italie, si l'on achevait les travaux de desséchement entrepris sous les pontificats de Pie VI et de Pie VII par le célèbre ingénieur français, M. Proni (23). Ces travaux ne semblent avoir eu d'autre but que d'assurer, en détournant et en distribuant les eaux, la solidité de la route de Rome à Naples qui traverse cette contrée en ligne droite, entre quatre magnifiques rangées d'arbres. Pour obtenir un assainissement complet, il faudrait étendre à tout le pays maritime ces mêmes travaux de distribution des eaux, accomplis sur une échelle de vingt milles, mais seulement aux abords de la route (24). Les résultats seraient immenses. Les Marais-Pontins ont 18,484 hectares de superficie. On ne compte, dans toute cette contrée, que 100 propriétaires qui n'en tirent que de bien faibles revenus. Ce sont des emphytéotes payant environ 10 fr. par hectare. On a fait quelques tentatives pour étendre les travaux du côté de la mer; mais ces essais sans suite ne présentent aucun résultat important; l'argent manque. Le gouvernement pontifical ne consacre que 150,000 fr. par an à ces opérations, et la moitié de cette somme est employée à entretenir les ouvrages accomplis au commencement de ce siècle. Les herbes aquatiques qui poussent dans les petits canaux de distribution nuisent

(23) *Desséchement des Marais-Pontins*, in-f°, 1823, avec Atlas.

(24) On compte 22 petits canaux formant des angles droits avec la route, et 5 canaux parallèles à la route, dont un seulement est navigable.

à la libre circulation des eaux. Cependant on entretient un troupeau de cent buffles qui s'y promènent pendant les chaleurs de l'été, et dont le piétinement doit détruire les herbes. Supposez à Rome un gouvernement riche et délivré de toute inquiétude, un peuple industrieux transporté dans ce beau pays, des ingénieurs français chargés d'achever l'œuvre de M. Proni, et, au lieu d'une terre presque improductive, on aurait une plaine fertile, des bourgades, des routes, en un mot, la richesse au lieu de la misère. Mais revenons au Forum-d'Appius où s'apprête le souper d'Horace. *(Voyez le Mémoire de M. Baumgarten, cité plus bas, note* 55.*)*

Entre Aricia et le Forum-d'Appius, le poète devait traverser, selon M. Walckenaer (25), plusieurs bourgades, entre autres Sub-Lanuvio (26), Ad-Sponsas et Tres-tabernæ. Or, Ad-Sponsas est un relais de poste, « mutatio, » qui ne se trouve mentionné que dans l'itinéraire de Bordeaux à Jérusalem (27), monument qui date du Xe siècle de J.-C. Cette station ne figure ni dans la table Antonine (IIe siècle) ni dans la table de Peutinger (Ve siècle); il me paraît donc très-probable qu'elle n'existait pas au temps d'Horace. Si la distance fournie par l'itinéraire de Bordeaux à Jérusalem est juste, Ad-Sponsas devait se trouver à 14 milles d'Aricie (20 kilomètres et 740 mètres), très-près de *Cisterna* (28). On trouve dans cette bourgade moderne des témoignages du séjour de Néron et d'Agrippine; mais rien ne prouve une existence antérieure.

La station des Tres-tabernæ est mentionnée dans les

---

(25) *La vie et les poésies d'Horace*, t. I, p. 234.

(26) On lit dans la *Table de Peutinger*, après le nom d'Aricia, celui de Sub-Lanuvio; mais la distance n'est point indiquée. Elle devait être de 4 à 5 milles, Sub-Lanuvio devant se trouver évidemment en face de Lanuvium, *Città di Lavigna*. Conférez le *Recueil des itin. anc.*, éd. du m^is^ de Fortia d'Urban, p. 210, et la carte de Westphal : *Agri Romani tabula*, Berolini, 1829.

(27) *Rec. des itin. anciens*, p. 192.

(28) Conférez la carte de Westphal : *Agri Romani tabula*, etc., Berolini, 1829.

deux tables Antonine et Théodosienne (29) ; mais rien n'autorise à croire qu'elle existât au temps d'Horace. Je ne puis donc admettre l'explication que M. Walckenaer donne du passage d'Horace : d'après le savant académicien, ce serait la multiplicité des stations qui aurait fait dire au poète que

« *La voie Appienne est commode pour ceux qui voyagent doucement* (30). »

Je crois qu'Horace ne fait allusion ici qu'à la commodité de la route bordée de trottoirs.

Mais il existait, au temps d'Horace, avant le Forum-d'Appius, un lieu désigné dans Strabon et dans une inscription du règne de Théodoric sous le nom de Trapontium ou Tripontium (31). C'est le moderne *Triponti* où l'on voit aujourd'hui un couvent abandonné dans le *Campo-di-Sermonetta*.

Trois maisons modernes marquent la place de l'ancien Forum-d'Appius et ont retenu l'ancien nom : *Foro-Appi*. Cette station paraît avoir été abandonnée au IVe siècle, car elle ne figure pas dans la table de Peutinger (32).

---

(29) *Rec. des itin. anc.*, p. 31 et 210. Le relais des Tres-tabernæ était à 17 milles d'Aricie (25 kilom. et 190 m.) d'après la Table Antonine. La Table de Peutinger ne donne point de distance.

(30) ..... Minus est gravis Appia tardis.

(31) Voy. Cluverius, *Italia antiqua*, p. 1007 et 1025; Elzev. 1624.

(32) Il est possible toutefois que ce soit une lacune, comme cela se rencontre souvent dans le manuscrit de la Table. Ce relais est mentionné dans l'*Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem;* mais il s'y trouve une erreur : on lit 20 milles comme distance entre Aricie et le Forum-d'Appius; or il y a 27 milles entre *La Riccia* et *Foro-Appi*. La mesure de la Table Antonine est juste entre ces deux points. Conférez le *Rec. des itin. anc.*, p. 32 et 192. Conférez sur le Forum-d'Appius : Zozym., *Hist.*, l. II, c. X, p. 117, Lipsiæ, 1784; — Cicero, *Epist.*, *ad divers.*, l. II, epist. XII et XV; — S.-Paul, *Act.*, 28, 15.

TROISIÈME JOURNÉE.

« *Là*, — dit Horace, (c'est-à-dire au Forum-d'Appius), — *je déclare la guerre à mon estomac à cause de l'eau qui était détestable, et j'attends, d'assez mauvaise humeur, que mes compagnons aient fini leur repas. Déjà la nuit commençait à étendre ses ombres sur la terre et à semer les étoiles dans le ciel. Les bateliers injurient les esclaves et les esclaves, les bateliers, à qui mieux mieux. — « Aborde ici...., tu as déjà trois cents voyageurs..... ho! c'est assez! » — Pendant qu'on paie sa place et qu'on attelle la mule, une heure se passe* (33) »

Pour comprendre comment Horace a pu s'embarquer au Forum-d'Appius, il faut ouvrir Strabon. Le géographe grec nous apprend qu'il existait un canal dans les Marais-Pontins : « C'est surtout pendant la nuit qu'on prend de préférence la voie de ce canal sur lequel on s'embarque le soir au moyen de bateaux tirés par des mulets. On le quitte le matin, et l'on reprend pour le reste du voyage la voie Appienne (34). »

Je ne crois pas que la voie fût, comme le dit M. Walckenaer, « droite et facile jusqu'à Anxur (35) : » car, dans cette

---

(33) Hic ego propter aquam, quod erat teterrima, ventri
Indico bellum, cœnantes haud animo æquo
Exspectans comites. Jam nox inducere terris
Umbras et cœlo diffundere signa parabat :
Tum pueri nautis, pueris convicia nautæ
Ingerere. « Huc adpelle. Trecentos inseris : Ohe!
Jam satis est. » — Dum æs exigitur, dum mula ligatur,
Tota abit hora.....

(34) Strabon, l. V, p. 283, éd. Alemeloveen ; — conf. la trad. franç. de Dutheil et Gosselin, t. II, p. 202.

(35) *La vie et les poésies d'Hor.*, t. I, p. 235.

section de son parcours, elle était sans cesse détruite par les inondations torrentielles de l'Apennin : ce qui le prouve, ce sont les réparations continuelles qui furent faites à la route sous la domination romaine, et surtout pendant l'époque impériale, c'est-à-dire dans un temps où l'art des ingénieurs était assurément très-perfectionné. Ces réparations ont été accomplies : 1° sous le consulat de M. Cornelius Cethegus, l'an de Rome 594; 2° sous C. Gracchus, tribun du peuple, l'année 631; 3° sous Auguste; 4° sous Vespasien, dont les bornes milliaires ont été retrouvées; 5° sous Domitien; 6° sous Nerva; 7° sous Trajan, dont nous avons aussi les bornes milliaires et les monnaies (36) ; 8° sous Caracalla; 9° sous Dioclétien et Maximien; 10° enfin, sous Théodoric, dont l'inscription fut trouvée à Terracine. Il faut ajouter à cela toutes les réparations partielles dont on n'a pas gardé le souvenir, ou dont les témoignages n'ont pas été retrouvés. On comprendra que les Romains, qui n'avaient que bien rarement l'occasion de réparer leurs routes dont les assises étaient si durables, n'auraient pas eu tant de restaurations à faire à la voie Appienne si des causes particulières, comme les inondations et le séjournement des eaux dans les Marais-Pontins, n'avaient soumis cette route à une condition tout exceptionnelle.

Bergier, dans son ouvrage sur *Les Grands Chemins de l'Empire*, affirme que la voie n'existait pas au premier siècle entre le Forum-d'Appius et Terracine, et que cette section ne fut achevée que sous Trajan (37). Il ajoute qu'avant cette époque, on pouvait aller à Terracine, soit par le canal dont parle Strabon, soit par un chemin détourné tirant vers les montagnes de l'est, et évitant ainsi les Marais. Cette opinion de Bergier m'avait paru tout à fait erronée, quant au premier point, car la voie Appienne

(36) Une médaille de cet empereur représente, au revers, une figure assise, tenant une roue à la main. C'est la personnification de la voie Appienne.

(37) L. I, c. XVII, § 8.

existait avant Trajan sans aucune solution de continuité entre Rome et Capoue. Cela est hors de doute, et vingt passages des auteurs en font foi. Quant au second point, qui consiste dans l'affirmation de cet auteur relativement à l'existence d'un chemin de traverse du côté des montagnes de l'est, je n'ai trouvé aucun texte qui puisse autoriser cette assertion. C'est une pure conjecture qui me semble dénuée de toute preuve, mais qui est évidemment le résultat d'un raisonnement assez naturel : la voie étant souvent détruite dans cette section, il devait exister en effet un sentier détourné qui évitait les endroits marécageux ; mais il est bien douteux qu'on en retrouve des vestiges. Tel était l'avis auquel je m'étais arrêté lorsque j'écrivis à M. Walckenaer pour lui soumettre mes doutes relativement à l'explication qu'il avait lui-même donnée de l'embarquement d'Horace. Il ne me paraissait pas, en effet, que la route eût été « droite et facile » entre le Forum-d'Appius et Terracine ; il me semblait, au contraire, qu'Horace n'avait dû prendre le canal, et que tous les voyageurs n'étaient dans l'usage d'adopter le même moyen de transport pendant la nuit, comme nous l'apprend Strabon, que parce que la route était ou abandonnée ou du moins en réparation par suite des inondations. Je prendrai la liberté de citer ici la réponse de mon savant maître. Elle n'est jamais sortie de mes mains, et je vous la présente, Messieurs, comme un document entièrement inédit. Je possède deux lettres de M. Walckenaer sur cette matière. Voici le passage de la première qui est relatif à cette difficulté :

« .....

Venons à la question Horatienne. Celle-là n'en est pas une géographiquement parlant, car il importe peu pour la géographie que j'aye dit qu'Horace s'est embarqué la nuit, selon l'usage indiqué par Strabon, tandis qu'au contraire tout le monde s'embarquait pour aller à Terracine, de jour comme de nuit, parce que le chemin était rompu et impraticable, ce qu'aucun texte ne prouve. Cela ne change rien à la géographie.

Ce qui est constant, d'après les témoignages, c'est qu'il est certain qu'Appius Claudius a construit la voie Appienne et mis des pierres (38) depuis Rome jusqu'à Capoue; que Plutarque nous apprend que Caius Gracchus la consolida; — et l'historien grec nous décrit comment se fit le travail : il dit qu'Appius Claudius *avait fait placer des bornes milliaires,* et on les a toutes retrouvées (ou à peu près) avec leurs inscriptions. Pas une ne porte que Trajan les a desséchés (39) le premier; au contraire, des textes prouvent que cette voie existait droite et en bon état sous César, sous Auguste, *dans les marais mêmes.* La conjecture de Bergier, adoptée par Pitiscus et d'autres qui font cet honneur à Trajan, a, depuis longtemps, été réfutée par les critiques. Vous remarquez que Bergier ne cite aucune autorité; cependant il ne s'est pas formé son opinion sans autorité. Il a été abusé par les inscriptions de Nerva et de Trajan gravées sur les bornes milliaires et qui parlent des travaux de Trajan sur cette voie. Il aurait pu citer encore Dion Cassius et surtout Galien qui, tous deux, et surtout le dernier (contemporain de Trajan), mentionnent les magnifiques travaux que fit Trajan *dans les parties humides* de la voie Appienne où l'on ne pouvait passer. Mais bien des passages disent qu'on y passait avant ce temps et que Lucain avait eu raison de faire traverser ces marais à Jules César :

» Jamque et præcipites superaverat Anxuris aras
» Et qua Pomptinas via dividit uda Paludes.

» Enfin, Monsieur, aucun texte ne permet de faire à Trajan l'honneur d'avoir donné son nom à une partie de la voie Appienne, quoiqu'il soit reconnu par les inscriptions nombreuses qui existent de lui qu'il était un très-grand et manifeste plagiaire en travaux publics.

» Vous trouverez précisément sur cette partie de la voie Appienne et sur les *Marais-Pontins* en particulier tous les textes, toutes les inscriptions cités, discutés longuement, avec le détail des opinions que tous les commentateurs se sont formées sur ces textes, — Bergier n'y est pas oublié, — dans un gros volume in-folio intitulé : *Dei bonificamenti delle terre Pontine,* lib. IV, compilat. da Nicola Maria Nicolaï,

---

(38) Bornes milliaires.
(39) Les Marais-Pontins.

in Roma, nella stamperia Pagliarani, 1800. Vous pourrez suivre dans cet ouvrage, siècle par siècle, règne par règne, l'état des Marais-Pontins jusqu'à Pie VI qui les fit dessécher, et des cartes grandes et où l'on trouve la position de toutes les bornes milliaires et autres objets antiques à l'emplacement où ils ont été..... (40) et nulle trace d'une voie collatérale.

» J'ai revu ce livre qui avait formé mon opinion sur ce point curieux de géographie. L'idée qu'il était plus naturel de penser qu'on ne s'embarquait que parce que le chemin de terre était impraticable m'a paru si probable que je me suis remis à douter de ce que j'avais écrit il y a bien des années; mais, d'après un second examen, je trouve que j'ai eu toute raison de m'exprimer comme je l'ai fait.

» .....

» Recevez, etc. Bon WALCKENAER.

» Villeneuve-St-Georges (Seine-et-Oise), ce 27 juillet 1850. »

Voici la seconde lettre qui est timbrée de Ville-Neuve-St-Georges, le 11 septembre 1850.

« Voici, Monsieur, ce que je puis vous dire sur la difficulté relative à la voie Appienne que vous m'exposez dans votre lettre.

» La voie Appienne a été tracée droite et terminée avant Auguste, comme les *itinéraires nous la donnent;* mais, comme toutes les routes tracées à travers de grands marais dont on néglige l'entretien, elle a été interrompue dans une ou plusieurs de ses parties, et, dans ces parties, jusqu'à rétablissement, on a été obligé de passer à côté. Auguste, pendant son long règne, y a fait plusieurs fois travailler, et, dans les inscriptions du règne de Trajan, qui sont célèbres pour le soin que l'on a eu de faire honneur à cet empereur des travaux publics auxquels il n'avait eu qu'une petite part, il est possible qu'il y en ait où cet empereur se vante d'avoir terminé la voie Appienne : *cela n'est pas.* Lisez l'ouvrage de Pratilli : *Della via Appia,* un volume petit in-folio, *uniquement consacré à cette voie;* lisez l'ouvrage bizarre, mais instructif, de Capmartin de Chaupy sur la maison d'Horace : il a parcouru

(40) Mot laissé en blanc : sans doute « découverts ».

toute cette voie pendant des années avec..... (41), et enfin les inscriptions des Anciens; je crois que vous trouverez ces résultats certains.

» Il en a été de même chez les Modernes; les papes ont souvent fait travailler à cette voie, et toujours elle se dégrade : Voyez Proni (son grand ouvrage sur les Marais-Pontins) qui a opéré le desséchement quand M. de Tournon était préfet.

» On peut conjecturer qu'Horace ne s'est embarqué à *Appii Forum* que parce que la voie était dégradée : je ne le crois pas. Cependant votre conjecture est ingénieuse et mérite examen. Je crois avoir étudié cette difficulté avec soin, et il y a des autorités qui prouvent qu'on prenait le chemin de terre et le canal à volonté, et, s'il y avait eu un grand détour comme au temps de Trajan, avant la réparation qu'il a faite, nous en trouverions des traces dans les auteurs. Si je redonne une seconde édition de mon Horace, je les produirai, les autorités, puisqu'un professeur aussi instruit que vous » — Je vous demande pardon, Messieurs, de citer textuellement cette parole assurément beaucoup trop bienveillante, — « s'est fait cette objection, je les produirai; mais, en attendant, M. Orelli, dans sa seconde édition d'Horace (la meilleure qui ait paru), a donné des éloges à mon travail : il l'adopte et ne fait aucune mention dans son long commentaire de l'assertion de Bergier (je viens d'ouvrir mon Bergier et je n'ai pu trouver le passage) : je ne doute pas qu'il n'existe cependant, mais ce sont les textes qu'il faut voir et comparer. Vous pourrez écrire dans un commentaire votre conjecture, mais écrire *sur une carte* qu'une portion de terre quelconque a été traversée par un chemin qui se nommait *via vetus Appii*, et une autre par une *via vetus Trajani*, cela serait une faute grave, si vous n'avez pas un ancien qui la nomme. Ainsi on ne doit rien supposer en géographie ni changer les noms par voie d'invention, mais les établir par voie d'*inventaire*.

» La voie Appienne a toujours été celle qui est tracée par les itinéraires anciens, et celle-là a été analysée, mesurée par moi, d'après les meilleures cartes topographiques, de stations en stations, avec des résultats qui concordent avec les textes des géographes, des historiens, des poètes, et elle était bien *certainement droite* entre Rome et Terracine.

« .....

» Agréez, Monsieur, etc. Bon WALCKENAER. »

---

(41) Mot laissé en blanc.

Je n'ai rien à ajouter à ce savant commentaire et j'admets, avec M. Walckenaer : 1° que l'opinion de Bergier sur le non-achèvement de la voie Appienne est manifestement fausse ; 2° que c'est par pure conjecture que l'on se déterminerait à croire qu'Horace a été obligé de prendre le canal au lieu de la route, puisque rien ne prouve qu'elle fût en réparation à cette époque.

Je dirai seulement que cette conjecture reçoit une certaine confirmation de l'examen attentif du texte même du poète. En effet, il s'embarque le soir, sans avoir soupé et se condamnant à ne point dormir, pour faire un trajet de cinq lieues auquel il fallut consacrer toute la nuit et une partie de la matinée du lendemain en suivant le canal. En admettant même qu'il fût poussé par une bizarrerie de poète à adopter un moyen aussi incommode lorsque la route lui en présentait un si facile ; en admettant comme vraisemblable qu'un épicurien qui plaçait au nombre des malheurs tout ce qui devait lui imposer quelque gêne, choisît, sans motif, ce mode fatigant de transport, il paraît peu probable que les gens d'affaires, les personnes pressées d'arriver, se soumissent par pure fantaisie aux ennuis d'un pareil trajet. Horace nous représente l'embarquement comme une scène pleine de confusion. Le nombre des voyageurs paraît considérable : « trecentos inseris » est une hyperbole ; mais elle n'aurait point de sens si l'on ne suppose un grand concours de personnes se pressant dans la barque du Forum-d'Appius. Or, cet empressement ne s'expliquerait point s'il eût été loisible à tous ces passagers de continuer leur route sur la voie Appienne si facile et si commode. Il est digne de remarque que le nom même de Forum-d'Appius semble indiquer que cette bourgade était le rendez-vous des agriculteurs et des commerçants des environs. Il s'y tenait, sans doute, un marché aux jours nondinaux, c'est-à-dire toutes les neuvaines. Ces sortes de réunions à époques fixes et périodiques étaient en usage dans l'ancienne Italie, comme à Rome et chez nous aujourd'hui. De tous les points de la campagne on venait échanger les produits dans ces lieux

dont la position était ordinairement centrale. De là le grand nombre de localités dont le nom semble avoir conservé le témoignage de cette origine commerçante. Elles datent pour la plupart du second âge de Rome et sont postérieures à la soumission des peuples de l'Italie. On abandonna peu à peu les hauteurs où s'étaient fortifiées les nations belliqueuses des premiers siècles. Les citadelles étant devenues inutiles, on s'établit dans la plaine, près des routes, et l'on vit se former des *marchés* qui devaient présenter, dans l'origine, à peu près l'aspect de nos champs de foire modernes, entourés de baraques, occupées seulement à certains jours de l'année et fermées le reste du temps, comme à Guibray et à Beaucaire. Il devait s'y trouver des auberges en grand nombre. Peu à peu des maisons s'élevèrent et les anciens marchés devinrent de véritables villes. Telle fut, l'on n'en saurait douter, l'origine des Forum-Cornelii, Forum-Livii, Forum-populi, Forum-novum et de notre Forum-d'Appius. Du mot Forum est venu le mot français *foire*. Peut-être Horace se trouvait-il au Forum-d'Appius *un jour de marché :* cela expliquerait la foule qui se pressait dans les barques du canal.

J'ai encore une remarque à faire sur la seconde lettre de M. Walckenaer. Il s'agit de Pratilli dont mon savant maître paraît citer l'ouvrage comme faisant autorité dans la science. Le travail de cet écrivain ingénieux a longtemps joui d'une bonne renommée; mais M. Henzen a découvert que plusieurs inscriptions citées dans son livre à l'appui de ses opinions et de ses raisonnements avaient été supposées par lui et assez heureusement imitées pour que les gens habiles s'y fussent laissés prendre. C'est ce qui fait qu'aujourd'hui l'on détruit avec colère cette fausse autorité, car si personne ne consent à être trompé, les savants surtout conçoivent une rancune impitoyable contre ceux qui ont eu l'art de les surprendre, et rien n'est capable d'user un pareil ressentiment.

Quant à l'abbé de Chaupy, dont j'ai lu l'ouvrage

d'après le conseil de M. Walckenaer, je l'ai trouvé si souvent en faute par manque de jugement plus encore que par ignorance, que je ne puis le considérer comme faisant autorité.

J'ai dit plus haut que le transport par eau sur le canal des Marais-Pontins n'était pas exempt d'ennuis : on en va juger et l'on conviendra que si, de nos jours, certains services se font encore fort mal dans quelques provinces reculées de France et dans la plupart des contrées de l'Italie, principalement dans les Etats-de-l'Eglise, rien ne saurait approcher de l'irrégularité de celui-ci :

« *Les moustiques malfaisants et les grenouilles du marais nous empêchent de dormir. Le marinier et le passager, enveloppés par les vapeurs du vin, chantent à l'envi leur maîtresse absente. Enfin, au moment où le voyageur fatigué commence à s'endormir, le conducteur paresseux attache à une borne le câble de la barque, dételle sa mule, la laisse paître en liberté et se couche sur le dos. Le jour commence à paraître. Nous nous apercevons que la barque n'avance pas : l'un de nous, qui avait la tête chaude, saute à terre, saisit une branche de saule et tombe à tour de bras sur les flancs et la tête de la mule et de son conducteur. Enfin nous débarquons à la quatrième heure* (42) ; » c'est-à-dire à 10 heures du matin, suivant notre manière de compter.

Ce qui semble prouver que l'on continua longtemps à faire usage du canal, c'est qu'aucune station n'est men-

---

(42) . . . . . Mali culices, ranæque palustres
Avertunt sommos. Absentem cantat amicam
Multa prolutus vappa nauta atque viator
Certatim : tandem fessus dormire viator
Incipit, ac missæ pastum retinacula mulæ
Nauta piger saxo religat, stertitque supinus.
Jamque dies aderat, nil quum procedere lintrem
Sentimus : donec cerebrosus prosilit unus,
Ac mulæ nautæque caput lumbosque, saligno
Fuste dolat. Quarta vix demum exponimur hora.

tionnée dans l'itinéraire d'Antonin, entre le FORUM-D'APPIUS et TERRACINE ; tandis que nous trouvons, dans l'itinéraire de Bordeaux à Jérusalem (XIe siècle), le relais AD MEDIAS (43) dont le nom semble indiquer qu'il était à moitié chemin du FORUM-D'APPIUS, au BOIS-SACRÉ DE FÉRONIE où se fit le débarquement d'Horace. Deux petites maisons abandonnées portent aujourd'hui le nom de *Mesa*, à 8 milles du FORUM-D'APPIUS et de la source qui devait être autrefois la FONTAINE DE FÉRONIE.

« *Nous nous lavons le visage et les mains dans ta source, ô Féronie !* (44) »

Cette source était à 3 milles de TERRACINE.

Le canal devait commencer à 3 milles au-dessus du FORUM-D'APPIUS, ce qui lui donne une longueur de 19 milles : de là vient la désignation de Procope : CANAL DES DIX-NEUF, DECEMNOVIUS (45), nom qui fut aussi appliqué, au temps de Cassiodore (46), aux Marais-Pontins eux-mêmes.

Les fleuves qui se répandaient autrefois dans les Marais-Pontins ont été contenus et divisés dans des canaux de distribution et ne sont plus guère reconnaissables aujourd'hui. C'était l'UFENS, le NYMPHÆUS et l'AMASENUS, mentionnés dans les auteurs anciens. Ce qui prouve que les travaux d'assainissement et de desséchement étaient bien moins importants au temps d'Auguste qu'ils ne le sont aujourd'hui, c'est que ces fleuves, qui sont méconnaissables pour nous, existaient dans leurs lits naturels

---

(43) *Rec. des itin. anc.*, p. 192. Ce relais devait exister aussi à l'époque de Théodose, car il se trouve une lacune dans la table Théodosienne : nous lisons après TRES TABERNAS, TERRACINA X ; or, ces 10 milles représentent évidemment la distance qui sépare AD MEDIAS (dont le nom est omis) de la ville de TERRACINE. *Rec. des itin. anc.*, p. 210.

(44) Ora, manusque tua lavimus, Feronia, lympha.

(45) *Bell. Goth.*, l. I, c. II.

(46) *Epist.*, l. II, XXXII.

à cette époque. Virgile cite, au XIe livre, dans le fameux épisode de Camille, l'AMASENUS comme un fleuve important tellement grossi par les pluies que Métabe, emportant son précieux fardeau, ne put le traverser (47) : or il faut se rappeler que Virgile, en plaçant son récit à une époque fort ancienne, dépeignait néanmoins toujours les pays tels qu'il les voyait.

A trois milles de TERRACINE, en sortant des Marais-Pontins, le niveau du sol s'exhausse de 2 mètres environ. Il est facile de voir que c'est en cet endroit que se terminait le canal ou, du moins, que se trouvait le lieu du débarquement d'Horace. Le canal moderne qui est à droite de la route, dans tout l'espace que l'on parcourt depuis *Foro-Appi* sur la belle levée de Pie VII, correspond donc à l'ancien canal du temps d'Auguste. Il est même navigable comme autrefois. J'y ai vu transporter, sur des barques plates, des amas considérables de maïs. Ce n'étaient pas des mules, mais des enfants et une femme qui s'attelaient au câble et tiraient la barque en s'aidant de l'épaule et des mains.

La SOURCE DE FÉRONIE est à gauche de la route moderne. Elle est fort abondante comme jadis : Vibius Sequester la comptait parmi les lacs. La duchesse de Devonshire a fait publier, dans une édition de luxe, les paysages des différents lieux mentionnés dans la 5e satire. On y voit figurer la vue de la FONTAINE DE FÉRONIE et du pont qui se trouve auprès (48).

Denys d'Halicarnasse nous raconte, au livre II de ses Antiquités, l'origine de FÉRONIE. Quelques Lacédémoniens qui ne voulurent pas se soumettre à la sévérité

---

(47) Ecce, fugæ medio, summis Amasenus abundans
Spumabat ripis, tantus se nubibus imber
Ruperat.....

Æn., l. XI, v. 547.

(48) Duchess of Devonshire, *Horatii Flacci satirar.* l. I, sat. v; Romæ, 1816, in-folio. (Vue de la source de Féronie par Catel.)

des lois de Lycurgue, s'exilèrent et vinrent établir une colonie dans ce pays. Pendant la traversée, qui fut fort longue, ils firent le vœu de se fixer sur le premier rivage où ils aborderaient. Ils débarquèrent dans les Champs Pomentins et appelèrent ce lieu Féronie, parce qu'ils avaient été longtemps portés par les flots (de *ferre*, porter, l'étymologie étant la même en grec qu'en latin). Ils élevèrent donc un temple en cet endroit et le consacrèrent à une nymphe qui prit le nom de Féronie. Si nous retrouvons le nom et le culte de la même déesse dans le Latium et dans la Sabine, c'est qu'une partie de la colonie des Lacédémoniens se transporta plus tard, au nord, dans le voisinage de l'Anio. Virgile fait de Feronia la mère d'Herilus auquel elle avait donné trois âmes et qui fut tué par Evandre (49).

Le culte de Féronie se confondit avec celui de Junon. Anxur fut consacré à Jupiter enfant, et Feronia, à Junon vierge; ces deux endroits, voisins l'un de l'autre, sont souvent associés dans les poètes comme les divinités qui y présidaient. Servius, qui nous en instruit, nous apprend aussi que Féronie était la déesse protectrice des affranchis. On voyait dans son temple une pierre sur laquelle on lisait cette belle inscription : « *Que ceux qui ont bien mérité de leurs maîtres s'asseoient sur cette pierre, esclaves : qu'ils se lèvent libres* (50). » Il ne faut donc pas s'étonner du culte particulier qu'Horace, fils d'affranchi, rend à Féronie. Le Bois-sacré n'existe plus, ce bois vert où se plaisait la nymphe :

« .....Viridi gaudens Feronia luco (51). »

---

(49) Qualis eram quum primum aciem Præneste sub ipsa
Straví, scutorumque incendi victor acervos,
Et regem hac Herilum dextra sub Tartara misi,
Nascenti cui tres animas Feronia mater
(Horrendum dictu!) dederat. . . . . .
Æn., l. VIII, v. 561.

(50) Servius ad *Æn.*, l. VIII, v. 563. — « Benemeriti servi sedeant : surgant liberi. »

(51) Virg., *Æn.*, l. VII, v. 800.

Le poète poursuit son voyage et franchit, à pied, la distance qui séparait la FONTAINE DE FÉRONIE d'ANXUR.

« *Après avoir dîné, nous cheminons pendant trois milles et nous arrivons au pied d'Anxur qui s'élève sur des rochers blancs qu'on aperçoit de loin* (52). »

ANXUR ne devait pas se confondre, dans l'origine, avec TERRACINE. L'une devait être la ville Volsque (53), et l'autre, la colonie grecque. Le nom de la première était Volsque, d'après Pline; l'étymologie grecque se retrouve dans le nom de la seconde. Plus tard, seulement, on confondit les deux noms. Le plus ancien aurait été ANXUR, au témoignage de Tite-Live (54). ANXUR devait être, comme presque toutes les villes des Volsques, fortifiée naturellement. C'était la plus élevée. TERRACINE aurait occupé seulement, dans l'origine, la partie basse, c'est-à-dire l'emplacement de la ville moderne. Au temps d'Horace, on ne voyait, sans doute, qu'une petite bourgade sur le rivage entourant le port de TERRACINE qui fut considérablement agrandi sous les empereurs, successeurs d'Auguste, et dont les traces sont parfaitement visibles aujourd'hui par suite des travaux récents entrepris sur ce point (55). La ville haute, qui était proprement

---

(52) Millia tum pransi tria repimus, atque subimus
Impositum saxis late candentibus Anxur.

(53) Plin., *Hist. natur.*, l. III, c. IX.

(54) « Fabius..... Anxur oppugnandum, sine ulla populatione accessit. Anxur fuit, quæ nunc Tarracinæ sunt. » L. IV, c. LIX.

(55) « Je dois mentionner, parmi les travaux que le pape fait exécuter et que j'ai visités, le prolongement du môle actuel du port de Terracine sur une longueur de 400 mètres, par une jetée pleine pour assurer aux bâtiments un mouillage de 4 mètres; ce port, dans lequel débouche le canal principal de desséchement des Marais-Pontins qui est navigable avec un tirant d'eau de 1m 50, s'ensable continuellement et l'on pense qu'il y aura lieu de temps en temps d'opérer un prolongement

l'ancienne Anxur, était sur des rochers de calcaire blanchâtre. Peu à peu les deux villes, c'est-à-dire la forteresse et le port, furent reliées l'une à l'autre et n'en formèrent plus qu'une seule qui est désignée indistinctement dans les auteurs sous les noms d'Anxur ou de Terracine. Mais il me semble que la distinction subsistait encore au temps d'Horace et que le poète, qui a dû s'arrêter à la ville basse située près du port où devait sans doute débarquer Mécène, ne désigne cependant sous le nom d'Anxur que la ville haute.

L'auteur de la traduction que j'ai sous les yeux (le Père Sanadon) a fait trois contre-sens dans cette phrase, faute de renseignements topographiques exacts :

« Nous fîmes une grande lieue en grimpant doucement jusqu'à Terracine qui est perchée sur des rochers. »

1° Horace ne *grimpe* pas : « subimus » signifie, au contraire, *nous marchons au-dessous ;* 2° Terracine n'était pas située sur des rochers, mais à leur pied ; 3° c'est Anxur qui était sur le sommet.

Il était permis à Tite-Live, qui écrivait son histoire au commencement du siècle suivant, de confondre sous une appellation commune les deux villes qui ne devaient plus en former qu'une seule ; mais, au temps du poète, la distinction que j'ai indiquée plus haut devait être soigneusement observée.

C'est surtout sous la domination des premiers empereurs que la ville basse prit un grand développement.

---

de ce môle. On emploie à ces travaux surtout des forçats que l'on paye à la tâche, et qui gagnent de 50ᶜ à 1ᶠ 25ᶜ par jour. L'ingénieur qui dirige ces travaux m'a assuré que l'exécution des ouvrages revenait ainsi à une somme trois fois moins forte que si l'on employait des ouvriers libres. » *Rapport à M. le Ministre des Travaux publics sur plusieurs travaux de colmatage, de desséchement et d'irrigation exécutés en Italie, par* M. Baumgarten, ingénieur en chef des Ponts et chaussées ; 1851. *Annales des Ponts et chaussées. Mémoires*, t. V, p. 130.

Des fouilles récentes y ont été pratiquées. On a reconnu l'emplacement d'un temple d'Apollon :

ANSVRE APOLLINI DICATVM (56).

En 1850, dans les démolitions d'une maison de la rue *Graziosa*, sur le mont Esquilin, à Rome, près de *Sainte-Marie-Majeure*, on découvrit six peintures antiques dont cinq offraient le plus bel état de conservation. Ces peintures représentent divers épisodes des voyages d'Ulysse, tels que le héros d'Homère les raconte à Alcinoüs dans l'Odyssée. Après un examen attentif, on a reconnu que la première de ces peintures, dont le sujet est l'arrivée d'Ulysse chez les Lestrygons (v. 104 du VIIe livre), représente les environs de TERRACINE. Le passage d'Homère et le paysage que retrace cette peinture sont parfaitement d'accord avec l'aspect actuel de ces lieux (57). Cela n'empêche pas que le pays des Lestrygons ne s'étendît jusqu'à FORMIES, comme nous le verrons bientôt (58).

Vitruve parle de la FONTAINE NEPTUNIUS, à TERRACINE, connue par les propriétés singulières de ses eaux, salutaires pour ceux qui s'y baignent, mortelles pour ceux qui en boivent (59).

L'aspect de la ville moderne de *Terracina* est agréable : les maisons sont entourées de nombreux jardins bordés de haies de myrtes, d'aloès et où abondent les orangers, les citronniers, les figuiers et les palmiers.

C'est à TERRACINE qu'Horace devait rencontrer Mécène qui arriva, sans doute, par mer avec ses autres compagnons de voyage et sa suite.

---

(56) *Lettera* del sig. prof. Luigi Rossini, architetto, incisore, al sig. dott. Braun; *Bullettino dell'Instituto di corrispondenza archeologica*. Roma, ottobre, 1846.

(57) Voy. *Revue de l'Instruction publique*, année 1853, n° 27. — Conf. le plan de Terracine dans l'atlas de M. Proni.

(58) «..... Formiæ, Hormiæ prius olim dictum, ut existimavere antiqua Lestrygonum sedes.» Plin., *Hist. nat.*, l. III, c. IX.

(59) L. VIII, c. IV.

« *Là, devait venir Mécène et l'excellent Coccéius, chargés l'un et l'autre, comme ambassadeurs, d'une importante mission, accoutumés qu'ils sont à réconcilier les amis désunis. Là, à cause de mon infirmité, j'enduis mes yeux d'un noir collyre. Sur ces entrefaites, arrivent Mécène et Coccéius avec Fontéius Capiton, homme accompli.* . . . . . (Je regrette de ne pouvoir faire passer dans notre langue la jolie expression latine « ad unguem, » homme aussi parfait qu'une sculpture sur laquelle on aurait passé l'ongle pour s'assurer que le dernier poli lui avait été donné; les Latins disaient tout cela en un mot : *homme fait à l'ongle), Fontéius Capiton, homme accompli et le plus cher des amis d'Antoine* (60). »

L'itinéraire d'Antonin compte XVIII milles entre le FORUM-D'APPIUS et TERRACINE (61).

L'itinéraire de Bordeaux à Jérusalem, XIX (62).

Les lacunes qui se rencontrent dans la Table de Peutinger ne nous permettent pas de connaître la distance qui avait été inscrite sur cet itinéraire (63).

C'est par erreur que M. Walckenaer dit que « de Rome à Anxur, en partant du mille doré, au centre de Rome, on comptait, sans le détour du canal, soixante-deux milles romains; c'est-à-dire vingt lieues et demie (64). » Ce n'est pas à partir du mille d'or que l'on comptait les milles, mais bien, comme je l'ai dit plus haut, à partir de l'enceinte de Servius Tullius. Or, de la porte CAPÈNE à TERRACINE, Westphal, qui a relevé les distances avec

---

(60) Huc venturus erat Mæcenas, optimus atque
Cocceius, missi magnis de rebus uterque
Legati, aversos soliti componere amicos.
Hic oculis ego nigra meis collyria lippus
Illinere. Interea Mæcenas advenit atque
Cocceius; Capitoque simul Fonteius, ad unguem
Factus homo, Antoni, non ut magis alter, amicus.

(61) *Rec. des itin. anc.*, p. 32.

(62) *Id.*, p. 192.

(63) *Id.*, p. 210.

(64) *Hist. de la vie et des poésies d'Hor.*, t. I, p. 239.

une grande exactitude, trouve 62 milles (65), ce qui ferait 63 milles à partir du mille d'or. L'itinéraire d'Antonin n'en donne que 61; mais c'est par erreur qu'il n'en compte que XVIII entre le FORUM-D'APPIUS et TERRACINE : c'est XVIIII qu'il faut lire; nous aurons alors, en additionnant les distances de cette Table depuis Rome, 62 milles.

C'est à TERRACINE qu'Horace passa, sans doute, la troisième nuit depuis son départ.

Le reste du voyage devait se faire par terre avec des mules.

QUATRIÈME JOURNÉE.

De TERRACINE, on se rend à FUNDI. L'aspect du paysage change complétement : depuis TERRACINE jusqu'aux gorges de FUNDI, nos voyageurs ont, à droite, le rivage très-rapproché d'abord de la route, en tournant les rochers d'ANXUR, puis s'en éloignant ensuite sensiblement. La voie Appienne évite les marais de *Fondi* et suit le pied de l'Apennin couvert de vignes et d'oliviers.

Les marais de *Fondi* forment aujourd'hui un véritable lac. Ils en portent même le nom : *Lago di Fondi*. Un nombre considérable de petits canaux de distribution viennent aboutir dans ce lac qui a un double écoulement dans la mer : 1° écoulement naturel vers la *Torre di S. Anastasio*; 2° écoulement artificiel, vers la *Torre Nuova*. Le rivage est couvert de forêts et de *macchie* comme le Latium maritime : *Bosco del salto* et la *Selva di Vetere*. Les principaux sommets qui enferment cette vaste plaine en forme d'hémicycle du nord-ouest au sud-est, sont le le *M^te Rotondo*, le *M^te Pagliarolo*, le *M^te della Guardia*, au pied duquel est le village de *Monticelli*, où finissent

(65) *Agri Romani tabula*, etc.; Berolini, 1829.

les Etats-de-l'Eglise et où commence le royaume de Naples, le *M^te Calvo*, le *M^te Chiavino*, le *M^te di Santa Maria*, à l'est de *Fondi*, et le *M^te Lanzo*, au nord de *Sperlonga*. Ce vaste amphithéâtre naturel embrasse une immense vallée du plus bel aspect. C'était un golfe aux époques anté-historiques. Cette contrée est déserte aujourd'hui; mais il y a peu de pays fertiles qui présentent une apparence aussi splendide : des sommets verdoyants, des gorges pleines d'ombre et de fraîcheur, des champs couverts d'arbres de toute espèce, le grand lac de *Fondi* éclatant comme un miroir au soleil de midi, et la mer pour horizon, cette belle mer bleue de Gaète dont les molles brises apportent le parfum des citronniers en fleurs !

C'est sur la côte de Fundi, entre le lac et la mer, qu'était la silencieuse Amyclée, fondée, d'après la tradition, par les Lacédémoniens compagnons de Castor et Pollux, et par Glaucus fils de Minos. La loi de Pythagore interdisait aux habitants de cette ville de tuer les animaux. Une grande quantité de serpents étant sortis des marais voisins, les Amycléens périrent tous. On sait que les Pythagoriciens observaient religieusement le silence. De là l'épithète de *silencieuse* donnée à cette ville (66). D'autres rapportent qu'elle lui vint de la solitude qui se fit dans cette contrée après que l'invasion des serpents en eut détruit la population (67). D'autres, enfin, disent que le silence fut la cause et non le résultat de la perte des habitants d'Amyclée. Comme on avait été souvent trompé

---

(66) Servius *ad Æn.*, l. x, v. 564.

. . . . . Tacitis regnavit Amyclis.
Virg.

. . . . . Quasque evertere silentia, Amyclæ.
Silius, l. viii, v. 523.

Sic Amyclas, quum tacerent, perdidit silentium.
Pervigil. Veneris.

(67) Sotionis *Fragment.*, *de fontium fluminum et lacuum mirandis.*

par les fausses nouvelles de l'approche des ennemis, on interdit de semer des bruits alarmants, fût-ce même pour annoncer un danger réel. La ville aurait été surprise un jour par l'ennemi sans avoir pu préparer sa défense.

Tacite désigne le Lac de Fundi sous le nom de Mer d'Amyclée (68).

C'est dans les cavernes que l'on voit sur le rivage, à l'extrémité de l'arc de cercle opposée à Terracine, vers la moderne *Sperlonga*, que Tibère faillit périr et fut préservé de la chute d'une voûte naturelle par Séjan (69).

La voie Appienne dut être souvent détruite entre Terracine et Fundi par les mêmes causes que dans les Marais-Pontins. Le consul L. Valerius Flaccus, collègue de M. Porcius Caton, y fit faire des réparations. Dans le premier et dans le second siècle, on dut faire passer la route au pied des montagnes pour éviter les endroits marécageux, ce qui allongea la distance entre Terracine et Fundi ; nous voyons, en effet, que cette distance est de 16 milles dans l'itinéraire d'Antonin (70). Les assises de la route, mieux établies dans la suite, permirent de franchir les parties basses voisines du lac de Fundi, car nous trouvons dans la Table de Peutinger (71) et dans l'itinéraire de Bordeaux à Jérusalem (72) la distance de 13 milles substituée aux 16 milles des premiers siècles de l'Empire.

» *Nous passons à Fundi que nous laissons volontiers à son préteur Aufidius Luscus. Nous rions de cet ancien*

---

(68) *Annal.*, l. IV, c. LIX. — Sueton., *Tiber.*, c. XXXIX.

(69) Tacit., *Annal.*, IV, c. LIX. — En examinant avec attention la côte, on peut se convaincre que Pline a placé par erreur Amyclæ et les spelunc.e entre Anxur et le Lac de Fundi. *Hist. nat.*, l. III, c. IX. C'est évidemment à *Sperlonga* qu'il faut placer les spelunc.æ, c'est-à-dire entre le *Lac de Fondi* et *Gaète*.

(70) *Rec. des itin. anc.*, p. 32.

(71) *Id.*, p. 210.

(72) *Id.*, 192.

greffier qui tranchait de l'homme d'importance avec sa prétexte, son laticlave et sa cassolette de parfums (73). »

Horace et Mécène, qui étaient simples et naturels comme tous les gens d'esprit, devaient bien se divertir de ces importants qui sont les *premiers de leur endroit*. C'est un ridicule qui n'existait pas à Rome où les hommes à prétentions auraient été perdus dans la foule. On avait beau vouloir paraître, on n'était point vu et la sotte vanité était étouffée par le mérite. Mais, à Fundi, l'on pouvait imposer aux petites gens qui font état des personnes à proportion de l'étalage qu'ils leur voient faire. C'est ce qui causait la joie des Romains de la grande ville qui venaient à passer par là.

La ville de Fundi fut tour à tour soumise aux trois conditions de municipe, de préfecture et de colonie militaire.

Lorsque, par une longue obéissance, une cité soumise méritait d'être récompensée, Rome lui accordait quelques portions de ce droit qu'on appelait jus civitatis et qui était proprement le *droit d'être homme :* cette cité prenait alors la désignation de *municipe*. Elle devait fournir à Rome des troupes et de l'argent, et conservait la faculté de s'administrer elle-même avec ses magistrats et d'après ses anciennes constitutions ; mais elle se montrait jalouse d'être assimilée aux citoyens romains par ce droit fameux sans lequel il n'y avait ni liberté civile, ni garantie politique. Or, le sénat n'accordait que graduellement cette récompense suprême et ce suprême honneur qui avaient pour effet d'associer des sujets à la gloire du nom Romain : on obtenait d'abord, un à un, les différents avantages attachés au droit civil, ensuite le droit italique, puis le droit du Latium, qui était la plénitude des droits civils avec quelques droits

---

(73) Fundos, Aufidio Lusco prætore, libenter
Linquimus, insani ridentes præmia scribæ,
Prætextam, et latum clavum, prunæque batillum.

politiques ; enfin, lorsqu'une cité avait obtenu le droit de suffrage qui permettait aux habitants de venir voter à Rome dans les assemblées politiques, elle pouvait se considérer comme faisant vraiment partie de la CIVITAS ROMANA. Il y avait autant de degrés de municipes qu'il existait de concessions graduelles du droit de cité. L'obtention des droits politiques entraînait toujours l'inscription dans une des trente-cinq tribus romaines.

FUNDI fut, à une certaine époque, un municipe jouissant des droits politiques, car Tite-Live nous apprend que le tribun du peuple C. Valerius Tappus procura aux villes de FUNDI, de FORMIES et d'ARPINUM le droit de suffrage et que, peu de temps après, les deux premières furent inscrites, FORMIES dans la tribu ÆMILIA et ARPINUM dans la tribu CORNELIA (74). Les magistrats qui gouvernaient le municipe portaient différents noms, suivant les lieux. En dehors de la péninsule, c'étaient toujours des *Quatuorviri ;* le plus ordinairement il en était de même en Italie ; mais, les anciennes constitutions ayant été longtemps respectées par la loi romaine, il en résulta des formes très-diverses dans les gouvernements des cités et dans la désignation des magistratures municipales. Quelquefois, par exemple, on trouve l'appellation de *Duumviri* appliquée aux magistrats des municipes, quoique le titre de *Duumviri* désigne d'ordinaire les premiers magistrats des colonies. Souvent, au lieu de quatre ou de deux magistrats à la tête du municipe, il n'y en a qu'un seul qui porte le titre de *Prætor*, comme à ALETRIUM, à CAPÈNE, à PUTEOLI ; enfin nous trouvons un *Dictator* à la tête des municipes de NEQUINUM et de FIDENÆ.

FUNDI, à une autre époque, fut soumise au régime des préfectures : c'est Festus qui nous l'apprend. Le régime préfectoral était le pire de tous. C'était un état tout exceptionnel, une punition infligée à un municipe qui s'était révolté. Le préfet était un magistrat délégué

(74) Tit.-Liv., l. XXXVIII, XXXVI.

par le préteur de Rome, avec plein pouvoir et droit de vie et de mort. Les habitants de la préfecture, non-seulement ne devaient jouir d'aucun droit politique, mais étaient dans une condition plus malheureuse que celle des simples villes sujettes de Rome. Je crois donc que M. Wälckenaer, pour n'avoir pas distingué les temps, commet une erreur lorsqu'il dit que, « par une exception assez rare pour les villes gouvernées par des préfets, les citoyens de Fundi et de Formies jouissaient à Rome du droit de suffrage et pouvaient parvenir à toutes les dignités, ce qui devait singulièrement contribuer à exalter leur vanité et celle des préfets appelés à les gouverner (75). » Le savant académicien pense que c'est par ironie qu'Horace désigne cet Aufidius Luscus sous le nom de préteur, que ce n'était qu'un titre usurpé par lui et qu'il était simplement un préfet délégué par le préteur de Rome. Je ne le crois pas. Si Fundi eut été soumise au régime préfectoral à l'époque d'Horace, le préteur de Rome n'aurait pas choisi pour exercer cette dure autorité dans la cité un homme dont la famille était de Fundi même; or nous apprenons, par Suétone, que les Aufidius étaient originaires de cette ville (76). D'autre part, il me paraît impossible que Fundi, devenue préfecture à la suite d'une révolte, eût conservé la jouissance des droits de cité dans leur plénitude, ce qu'implique l'exercice du droit de suffrage; enfin, il était peu conforme à l'exactitude et à la sévérité des lois romaines qu'un préfet osât usurper le titre de préteur, et cela quand l'un des premiers personnages de l'Empire, Mécène, traversait la ville soumise à son administration. Je crois donc que Fundi, à l'époque du voyage d'Horace, n'était plus préfecture, mais était rentrée dans la condition de municipe; seulement, si le régime de préfecture dont parle Festus est antérieur, comme je le crois, au traité de

(75) *Hist. de la vie et des poésies d'Hor.*, t. I, p. 241.

(76) *Caligula*, c. XXIII.

Tarente, il est possible que, redevenue municipe, cette cité n'ait pas joui des mêmes priviléges qu'auparavant.

Peu de temps après le voyage d'Horace, Fundi reçut une colonie militaire composée des vétérans d'Auguste (77).

Selon moi, l'ironie du poète ne porte que sur l'air important qu'affectait Aufidius Luscus. Si la loi romaine ne souffrait pas que le délégué du préteur de Rome dans une préfecture prît un autre titre que celui qui était consacré par l'usage et prescrit par la loi, on pouvait se montrer beaucoup plus coulant sur les insignes qu'il plaisait au magistrat d'un municipe d'adopter. Peut-être même n'y avait-il rien de fixe à cet égard, et, autant l'observation scrupuleuse des règlements relatifs aux insignes était une chose considérable à Rome, autant on devait fermer les yeux sur ce qui avait lieu à cet égard dans les municipes qui, d'ailleurs, n'étaient soumis que très-indirectement aux lois romaines et ne formaient pas, comme les colonies, une véritable extension de la grande cité. Cet Aufidius Luscus, affublé du laticlave, qui était la robe des sénateurs, dut paraître bien ridicule, en effet, à Mécène qui se contentait de porter l'angusticlave ou robe des chevaliers.

L'origine de Fundi est inconnue; mais il est assuré qu'elle est fort ancienne. Les murs qui entourent encore aujourd'hui la ville sont de construction cyclopéenne pure et présentent un remarquable état de conservation, après trois mille ans d'existence.

Les coteaux qui avoisinent Fundi étaient fort estimés pour les vins qu'on y recueillait. C'étaient les crus de Cécube. On voit encore quelques vignobles dans les environs de *Fondi*, mais ils sont assurément moins nombreux qu'autrefois. On en rencontre davantage près de Formies. Les vignes, en Italie, n'ont pas le même aspect qu'en France. Ce sont des ceps fixés à des arbres et auxquels on laisse atteindre tout leur développement. Ces arbres sont

(77) *De Coloniis*, Rudorff; Berlin, 1848.

disposés en longues rangées et les pampres forment, en passant de l'un à l'autre, de longues guirlandes gracieusement courbées par le poids de belles grappes vermeilles. En automne, les feuilles rougissantes de ces vignes vigoureuses font le plus bel effet en mariant leurs vives couleurs au feuillage vert des arbres qui leur servent d'appui. L'espace libre entre les rangées d'arbres est laissé au froment et au maïs. Ce mode de culture pour la vigne s'est conservé tel qu'il était au temps des Romains. Les poètes anciens, comme on sait, nous représentent toujours la vigne enlacée à l'ormeau.

Le canton de Cécube devait s'étendre sur les coteaux de *Fondi*, d'*Itri*, de *Gaëte* et de *Mola* (l'ancienne Formies). Nous voyons, par un passage de Pline, que les vignes de Cécube descendaient jusque dans les marais d'Amyclée (78). Le demi-cercle de collines qui entourent le lac de *Fondi* devait même en dépendre encore : c'est le Cécube qu'Horace a, sans doute, désigné par ces expressions :

> « Nec Lestrygonia Bacchus in amphora
> Languescit (79). »

Les coteaux de Cécube étaient donc entre Terracine et Formies. Ceux de Falerne commençaient à l'est de Formies. Dans le canton de Cécube, on distinguait les vignobles de Fundi et de Formies. Le vin blanc que l'on récolte dans ce pays, dans les bonnes années, a quelque rapport éloigné avec le vin de Sauterne que le *Capri blanc* rappelle encore beaucoup mieux (80). Mais je m'assure que le Cécube du temps d'Horace était très-différent de celui que l'on fait aujourd'hui dans cette contrée. On sait que les Anciens chargeaient et épaississaient le vin

---

(78) Conf. pour les vignes de Cécube, Plin., *Hist. nat.*, II, 96; III, 9, 7; XIV, 5, 8; XVI, 67, 1; XVII, 3, 6; XXIII, 20, 2.

(79) *Od.*, l. IV, xvi.

(80) Le vin blanc de *Capri* est plus sucré et plus capiteux que le vin de Sauterne.

avec du miel et de la résine de pin. De là vient, à ce qu'on croit, l'emblème de la pomme de pin qui surmontait le thyrse de Bacchus et que l'on voit encore figurer, comme dernier souvenir d'une antique tradition, dans les ornements qui décorent les boutiques de marchands de vin, surtout à Paris. Ainsi nous sommes Romains jusque dans nos moindres usages dont l'origine est le plus souvent inconnue à ceux mêmes qui nous les conservent.

De Fundi, nos voyageurs se dirigent vers Formies. Ils s'engagent dans les gorges d'*Itri* qui leur dérobent pour un temps la vue de la mer. Il existe à *Itri* des constructions pélagiques, ce qui assigne à cette ville une très-haute antiquité. Je ne sache pas qu'on ait retrouvé le nom ancien d'*Itri*.

Entre Fundi et Formies la distance fournie par les deux plus anciens itinéraires était de 13 milles [19 kilomètres et 260 mètres (81)]. L'itinéraire de Bordeaux à Jérusalem n'en compte que 12 (82). C'est, à peu de chose près, la distance que nous donne la route moderne.

« *Fatigués, nous nous arrêtons enfin à la ville des Mamurra. Nous trouvons un abri dans la maison de Murena. Capiton nous offre sa table* (83). »

En sortant des gorges d'*Itri*, le plus magnifique spectacle s'offrit aux yeux de Mécène et de ses compagnons. Une riche campagne avec ses bois d'orangers et de citronniers s'étalait à leurs pieds ; ils découvraient la mer bleue de Tyrrhénie à l'horizon ; à leur droite, le môle où s'élevait Caieta (aujourd'hui la citadelle napolitaine de *Gaète*), et à leur gauche, les maisons blanches de *Mola-di-Gaeta*, l'ancienne Formies dont les abords étaient embellis par les riches villas des Mamurra et le Formia-

(81) *Rec. des itin. anc.*, p. 32 et 210.
(82) *Id.*, p. 192.
(83) In Mamurrarum lassi deinde urbe manemus,
Muræna præbente domum, Capitone culinam.

NUM de Cicéron ; derrière eux, les sommets de l'Apennin dont les flancs étaient couverts d'oliviers et de vignes.

Gaète est situé, comme je l'ai dit, sur un môle qui s'avance dans la mer et semble former une petite presqu'île. C'est là que fut élevé le tombeau de Munatius Plancus, l'ami d'Horace (84) et le fondateur de Lyon : il existe encore aujourd'hui (85). C'est en ce lieu que l'on voit aussi la sépulture du célèbre connétable de Bourbon.

C'était CAIETA, la nourrice d'Enée, qui, étant morte sur ce rivage, d'après la tradition, lui avait donné son nom, d'où l'on a fait le nom moderne de *Gaeta*. Ainsi se trouve vérifiée la prédiction de Virgile :

« Tu Quoque littoribus nostris Æneïa nutrix
Æternam moriens famam, Caieta, dedisti (86). »

Servius dit que le nom de CAIETA vient du verbe grec qui signifie brûler, parce qu'une partie de la flotte troyenne fut consumée en cet endroit.

Enfin Diodore et Lycophron disent que ce nom dérive de celui d'Aétès et ils croient que les Argonautes, à leur retour de Colchide, ont abordé en ce lieu et lui ont donné le nom de ce roi, d'où l'on a fait, plus tard, CAIETA (87).

Le port de CAIETA est souvent mentionné dans les anciens écrivains ; la ville paraît avoir été peu importante.

Le FORMIANUM de Cicéron était entre *Gaète* et *Mola*, c'est-à-dire un peu à l'ouest de l'ancienne FORMIES. C'est dans une de ces belles allées couvertes qui conduisaient à la mer que le grand orateur avait été tué six ans avant le voyage de Mécène et d'Horace. La villa de Cicéron était à une lieue de la mer. Ses esclaves le portaient en litière jusqu'au lieu de l'embarquement. Les meurtriers, conduits

---

(84) *Od.*, l. I, VII.

(85) M. de Boissieu en a donné le plan exact dans son remarquable ouvrage sur les *Anciennes inscriptions de la ville de Lyon.*

(86) *Æn.*, l. VII, v. 1.

(87) Diod. Sic., l. IV ; — Lycophr. in *Alexandr.*

par Popilius qu'il avait autrefois défendu contre une accusation de parricide, arrivent dans sa maison : il venait d'en sortir et aurait eu le temps de s'échapper sans un certain Philogonus, affranchi de son frère Quintus et auquel Cicéron avait, par bonté, enseigné les éléments des lettres et des sciences. Ce Philogonus indique aux assassins la direction que la litière avait suivie. Popilius, accompagné de quelques soldats, fait diligence et va se poster à l'extrémité de l'allée couverte dans laquelle s'étaient engagés Cicéron et sa suite. Un centurion nommé Herennius s'approche alors de ce grand homme et l'égorge pendant que les soldats qu'il avait pris pour l'assister détournent les yeux (88). Il n'y avait pas assez longtemps que ce crime avait été consommé pour que la scène terrible de cette mort et les cruelles angoisses qui l'avaient précédée ne fussent pas présentes à tous les esprits des amis d'Octave et d'Antoine; mais le petit cortége de Mécène dut passer silencieux près de ces lieux que le forfait des triumvirs avait rendus célèbres. Jamais on ne prononçait le nom de Cicéron devant Octave; jamais, à plus forte raison, devant son favori. C'est en vain qu'on chercherait la moindre allusion à ce grand homme dans toutes les poésies d'Horace qui, pourtant, avait été de son parti et de celui de Brutus et qui avait jeté son bouclier sur le champ de bataille de Philippes : « *Relicta non bene parmula.* » C'est pour cela que nous ne saurions trop répéter aux jeunes gens, en leur faisant admirer les beautés d'Horace, qu'il est une chose plus rare que le talent : c'est le caractère; quelque chose de supérieur même au génie : c'est la conscience d'un homme de bien; qu'il faut porter envie à Cicéron mourant *dans cette patrie qu'il a sauvée* et non à Octave qui monte au pouvoir par les crimes du triumvirat; enfin qu'il y a quelqu'un de plus grand qu'Horace, Mécène et César : c'est Caton mourant libre, sur la foi d'une idée et fidèle à ses prin-

(88) Plut., *Cicero.*, LXIII et LXIV.

cipes. Ce n'est pas sans émotion encore aujourd'hui, après 19 siècles écoulés, que l'on parcourt ces lieux où le souvenir de Cicéron est resté populaire. Les paysans de cette contrée montrent le grand monument en ruine qui se trouve sur la route de *Mola* comme étant le tombeau de « cet homme de bien qui aimait sa patrie. »

Les ruines de la villa de Formianum, que Cicéron désigne aussi sous le nom de Caieta, se voient dans cette délicieuse vallée où le grand orateur venait chercher la fraîcheur et l'ombre pendant les chaleurs de l'été. Nulle part le sol de l'Italie n'est plus riche, nulle part le climat plus doux, l'air plus parfumé et la Méditerranée plus belle! nulle part, enfin, les grands souvenirs et la contemplation du passé ne sont favorisés par la vue d'une plus poétique et plus riche nature.

Hormiæ ou Formiæ a, comme presque toutes les villes maritimes de cette côte, une origine grecque. C'était le principal séjour des Lestrygons d'Homère. Cette ville a passé par la condition de municipe (89) et par celle de colonie (90). Le faubourg moderne de *Mola-di-Gaeta*, qui est proprement l'ancienne Formies, est désigné sous le nom de *Castellone*.

Je ne crois pas que ce soit par ironie qu'Horace l'appelle la ville des Mamurra (91). Le riche Mamurra, chevalier romain, préfet des ouvriers, était originaire de Formies où il possédait d'immenses domaines. Un des scoliastes d'Horace dit même que la plus grande partie de la cité lui appartenait. Il était donc naturel qu'Horace désignât la ville de Formies par le nom de cette riche famille. J'ai eu l'occasion de montrer par de nombreux exemples, dans mon essai sur les *Tables alimentaires*, que les petites localités, comme les bourgades, les hameaux ou même les simples fonds de terre, retiennent souvent, à travers

(89) Tit.-Liv., l. XXXVIII, xxxvi.

(90) *De Coloniis*, ed. Rudorff., Berlin, 1848.

(91) Voy. *Horat.*, ed. Orelli; Londini, 1838, t. II, p. 79. — Plin., *Hist. nat.*, l. XXXVI, c. vi.

quinze ou vingt siècles, leurs noms primitifs et nous conservent les appellations anciennes, quelquefois beaucoup plus fidèlement que les villes. Or, j'ai trouvé, tout près de *Mola*, un vignoble qui fournit d'excellent vin blanc et qui est désigné par les habitants sous le nom de *Mamurrano*.

On trouve, en sortant de *Mola*, une source d'eaux pures et abondantes qui doit représenter la fontaine Artacia chantée par Homère et Tibulle.

Murena, dont il est question dans ce passage d'Horace, était L. Licinius Varro Murena, frère de la belle Terentia, femme de Mécène. Il fut impliqué dans une conspiration contre Auguste et sa parenté avec Mécène ne put le sauver (92). C'est à lui qu'Horace adresse l'ode X du second livre :

« Rectius vives, Licini, etc. »

Il était, sans doute, absent de Formies lors du passage de Mécène et son intendant avait l'ordre de recevoir le beau-frère de son maître et sa suite.

Quant à Fontéius Capiton, qui offrit à souper à nos voyageurs, il avait aussi un domaine à Formies. M. Walkenaer pense que ce personnage aurait paru moins accompli à Horace s'il n'eût eu un excellent cuisinier. Il faudrait, sans doute, se défier un peu de ces rares perfections que le poète attribue à un ami d'Antoine; mais je crois que l'on doit entendre l'expression « *ad unguem factus* » dans le sens d'homme accompli quant aux manières, aux usages de la bonne compagnie, et, comme nous dirions aujourd'hui, quant à la mode; mais qu'il ne s'agit nullement ici des qualités morales. Ce Capiton avait été lieutenant d'Antoine en Asie, puis consul subrogé. On a de lui des médailles (93).

---

(92) Dio., l. LIV.

(93) C. FONTEIVS· CAPITO· PROPR
M· ANT· IMP· COS· DESIG· ITER· ET· TERT·
III· VIR· R· P· C
Eckel. D. N. 5, p. 219.

CINQUIÈME JOURNÉE.

De Formies, où Horace passa la 4e nuit depuis son départ de Rome, les voyageurs se rendirent à Sinuesse, toujours en suivant la voie Appienne et presque sans perdre de vue la mer qui était à leur droite. Ils traversèrent Minturnes que les itinéraires s'accordent à placer à moitié chemin entre Formies et Sinuesse, à 9 milles de l'une et de l'autre de ces deux villes. Ces distances sont bien celles que nous comptons entre *Mola* et les ruines de Minturnes et entre ce dernier point et *Bagnoli*, où étaient les Aquæ-Sinuessanæ, près de l'ancienne Sinuesse.

Toute cette côte, depuis Terracine jusqu'à Sinuesse, était habitée, à l'époque de la conquête des Romains, par les anciennes populations des Opiques ou Auronces que quelques géographes anciens confondent avec les Ausones et qui auraient été un reste de la grande nation des Osques.

Les fameux coteaux de *Falerne* s'étendaient sur les deux rives du Liris *(Garigliano)*, mais principalement sur la rive gauche où se trouvaient tous les grands crus de ce canton célèbre.

La colonie de Minturnes était coupée par le fleuve Liris aux eaux silencieuses (94). Les ruines de l'ancienne cité se remarquent surtout sur la rive droite : de longues lignes d'aqueducs s'élèvent dans cette campagne déserte. C'est à droite de la voie Appienne, vers l'embouchure du

---

(94) . . . . . Rura quæ Liris quieta
Mordet aqua, taciturnus amnis.
Hor., *Od.*, l. I, XXXI.

Liris, que l'on voit les marais couverts de roseaux où Marius fut pris. Plus près de la mer était le bois de la nymphe MARICA chantée par les poètes (95).

De MINTURNES, c'est-à-dire à partir du pont de *Trajetto*, la route moderne se dirige vers *Sessa*, l'ancienne SUESSA-AURUNCA, en s'écartant de la mer que l'on ne tarde pas à perdre de vue. La voie Appienne ne suivait point cette direction, elle gagnait le rivage qu'elle ne quittait plus jusqu'à SINUESSE. Elle traversait le VESCINUS AGER où s'élevait la colonie de VESCIA, passait aux tavernes CÆDITIÆ (96), et atteignait SINUESSE, au pied du fameux mont MASSIQUE dont les vins étaient si célèbres et qui a conservé son ancien nom, *Monte-Massico*. On voit, près de la mer, les ruines de SINUESSE; à *Bagnoli* étaient les eaux renommées pour la guérison de diverses maladies (97).

Entre MINTURNES et SINUESSE se trouvait encore un lieu appelé TRIFANUM ou TRIFOLINUM (98) dont les coteaux produisaient un vin inférieur (99). D'ailleurs toutes les collines situées entre le LIRIS et SINUESSE fournissaient des vins de différentes qualités. Chaque coteau avait un nom aussi connu à Rome que nos crus de la Côte-d'Or le sont à Paris.

---

(95) Virg., *Æn.*, l. VII, v. 47; — Hor., *Od.*, l. III, XVII; — Lucan., *Phars.*, l. II, v. 424; — Martial., *Epigr.*, l. X, XXX et l. XIII, LXXXIII; — Claudian., *Panegyr. de Prob. et Olybr.*, v. 259.

(96) « Cæditiæ tabernæ in via Appia a domini nomine sunt vocatæ. » Pompeius Festus. — « Proximum urbi Vestinum, eum qui e Cæditio campo. » Plin., *Hist. nat.*, l. III, c. XVII.

(97) Tacit., *Hist.*, l. I, c. LXXVII; — *Annal.*, l. XII, c. LXVI.

(98) Tit.-Liv., l. VIII, c. II.

(99) Non sum de primo, fateor, Trifolino, Lyæo
Inter vina tamen septima vitis ero.
Martial., l. XIII, *Ep.*, CXIV.

« Alioqui semper inter plebeia et Trifolinis gloria sua. » Plin., *Hist. nat.*, l. XIV, c. VIII, IX.

« Vina bibes iterum Tauro diffusa palustres
Inter Minturnas Sinuessanumque Petrinum (100). »

D'après un ancien scoliaste d'Horace, PETRINUM aurait été la montagne qui domine SINUESSE, c'est-à-dire la *Rocca-di-Mondragone;* car la montagne la plus voisine de l'ancienne ville, après celle-ci, était le MASSIQUE.

SINUESSE (101) était la dernière ville du grand Latium sur la côte. Le mont MASSIQUE formait la limite. C'est là qu'on entrait dans la riche Campanie.

« *L'aurore du lendemain se leva délicieuse pour moi, car, à Sinuesse, nous rencontrâmes Plotius, Varius et Virgile. L'on ne vit jamais d'âmes meilleures ni plus candides et personne ne leur est plus attaché que moi. Quels embrassements! quels transports de joie! Tant que je conserverai ma raison, rien ne me paraîtra préférable à un ami* (102). »

La joie du poète en revoyant ses amis, ces embrassements sincères, cette union étroite de cœurs si bien faits pour se comprendre et s'aimer me paraît un des sentiments les plus touchants et les mieux exprimés par Horace. Bel et rare exemple! Ce n'est pas le seul que nous fournisse l'antiquité : Pline et Tacite étaient unis par la même affection. L'envie n'avait point de prise sur ces âmes extraordinaires. Ces grands hommes, forts de leurs solides mérites, voyaient avec un bonheur sans mélange la gloire de leurs amis et ne songeaient qu'à la faire briller.

---

(100) Hor. *Epist.*, l. I, v.

(101) Voy. les deux dessins publiés par la duchesse de Devonshire; l'un d'eux est fait par elle.

(102) Plotius et Varius Sinuessæ, Virgiliusque
Occurunt, animæ, quales neque candidiores
Terra tulit, neque quis me sit devinctior alter.
O qui complexus, et gaudia quanta fuerunt!
Nil ego contulerim jucundo sanus amico.

Plotius Tucca était plutôt un critique qu'un poète. Varius, que les Romains plaçaient sur la même ligne que Virgile et dont il ne nous reste rien, fut, comme on sait, chargé par son ami de revoir l'Enéide, de concert avec Plotius.

Il est probable que ces trois amis d'Horace s'étaient rendus de Rome à Sinuesse par mer, ou bien qu'ils prenaient les eaux dans cette dernière ville, attendant le passage de Mécène et d'Horace auxquels ils se joignirent pour voyager de compagnie.

Cet illustre cortége ne séjourna pas à Sinuesse et se rendit à une petite villa voisine du Pont-de-Campanie, à 9 milles de là, pour y passer la nuit (103).

« *La petite villa, qui se trouve tout auprès du Pont-de-Campanie, nous offrit un asile et les* Parochi *nous présentèrent le bois et le sel, comme c'est l'usage* (104). »

Je ne crois pas me tromper en disant qu'aucune édition d'Horace ne présente une explication satisfaisante du mot *Parochi*. Pour le bien comprendre, il faut se rappeler que le territoire de chaque cité, en Italie, était divisé en cantons ou *pagi*, et qu'il y avait à la tête de chaque *pagus* des magistrats appelés *Præfecti pagi* ou *Ædiles pagi* ou, enfin, *Parochi*, nom d'origine grecque. Les fonctions de ces magistrats sont parfaitement définies par les *Agrimensores* et principalement par Siculus Flaccus (105). Quelques inscriptions complètent les renseignements que

---

(103) La station du Pont-de-Campanie est à 9 milles de Sinuesse, selon l'itinéraire de Bordeaux à Jérusalem, p. 192 du *Rec. des itin. anc.*; la table de Peutinger, qui mentionne ce relais, ne donne point de distance; voy. p. 210 du même *Recueil*.

(104) Proxima Campano ponti quæ villula, tectum
Præbuit, et parochi, quæ debent, ligna, salemque.

(105) *De condicionib. agror.*; Ed. Rudorff; Berolini; 1848, p. 146.

nous fournit cet écrivain et nous permettent de connaître les attributions des magistrats préposés aux *pagi*. Ils étaient chargés de fournir des vêtements et des vivres aux grands personnages qui se rendaient dans les provinces : c'est cela qu'il faut entendre par la formule « *ligna salemque* » qui rappelait, sans doute, la charge qui leur était imposée dans l'origine et qui, plus tard, impliquait l'obligation de présenter aux délégués du sénat des aliments de toute sorte et des habits. Les *Préfets* du *pagus* avaient, en outre, l'emploi de veiller à ce que la culture de la terre ne fût pas négligée, et à ce que les chemins vicinaux fussent soigneusement entretenus par les propriétaires. Je ferai remarquer, en passant, que le mot *parochi* ne se trouve pas employé dans les inscriptions des deux premiers siècles. Le passage d'Horace est, si je ne me trompe, le seul témoignage qu'on puisse invoquer pour établir l'ancienneté de cette désignation appliquée aux *Préfets* du *pagus*.

C'est sur le *Savone*, l'ancien Savo « aux ondes paresseuses (106), » (ue se trouvait le Pont-de-Campanie ; mais il existe plusieurs rivières se réunissant pour former une seule embouchure, et j'ignore sur laquelle de ces rivières était le relais que mentionnent Horace et les itinéraires. La route moderne, qui conduit de l'ancienne Sinuesse à *Capoue*, coupe cinq cours d'eau différents qui peuvent être pris chacun pour le Savo.

La distance parcourue, dans la cinquième journée, fut de 27 milles. Après avoir passé la nuit dans cette villa, nos voyageurs se remettent en marche, en suivant toujours la voie Appienne.

---

(106) Et Literna palus, pigerque Savo.
Stat., *sat.* III, III.

Le *Savone* moderne forme des marécages dans la partie inférieure de son cours.

SIXIÈME JOURNÉE.

Le fondateur de cette route l'avait conduite, comme on sait, jusqu'à Capoue. Elle fut ensuite poussée jusqu'à Brindes, vers le 1er siècle. Mais, au second siècle, on désignait sous le nom de *voie Appienne*, non la route qui conduisait de Rome à Brindes par Capoue, mais bien celle qui conduisait de Rome à l'extrémité du Bruttium en passant également par Capoue (voyez l'itinéraire d'Antonin). C'est donc à Capoue qu'avait lieu la bifurcation de l'ancienne voie Appienne tirant vers Bénévent, et de la nouvelle tirant vers Nole, Nucérie, Consentia, Vibo et se terminant à la Columna (107).

L'ancien prolongement de la voie Appienne de Capoue à Brindes n'est considéré, dans ce monument, que comme un embranchement de la voie Appienne proprement dite.

Dans la table de Peutinger, qui date du Ve siècle, c'est encore une autre direction qui est donnée au prolongement de la voie Appienne depuis Capoue. Il tendait, comme dans le précédent itinéraire, vers le Bruttium, par Suessula, Nole, Nucérie, Salerne, Pæstum et se terminait à Rhegium.

Les stations entre Sinuesse et Capoue ne sont pas indiquées dans l'itinéraire d'Antonin qui donne simplement la distance de 26 milles entre ces deux points. La table de Peutinger et l'itinéraire de Bordeaux à Jérusalem nous font connaître les relais qui existaient entre Sinuesse et Capoue. En additionnant les distances, nous avons

---

(107) *Rec. des itin. anc.*, p. 32.

22 milles pour la première, et 23 pour la seconde (108). La route devait donc faire, au second siècle, un détour qui allongeait de 3 ou 4 milles la distance entre Sinuesse et Capoue. Peut-être était-ce afin d'éviter les marais du Savo dans lesquels on serait parvenu à faire passer la voie au Ve siècle.

A 3 milles du Pont-de-Campanie, nos voyageurs ont dû traverser la Colonie de Sylla, désignée par Pline sous le nom de Colonia Urbana Syllana (109), et, dans la table de Peutinger, sous le nom d'Urbanis. Si le Pont-de-Campanie est à *Molino-di-Ceppani*, c'est vers *Limata* qu'il conviendrait de placer Urbanis; mais ces deux positions sont fort douteuses pour moi.

Ad nonum était évidemment au 9e mille de Capoue, et ad octavum, au 8e; mais il m'est impossible de retrouver ces anciennes stations, car j'ignore la direction de la voie Appienne, au temps d'Horace, dans cette section de son parcours.

Casilinum est *Capoue* moderne sur le Vulturne, les ruines de l'ancienne Capoue sont à *Santa-Maria-di-Capoa* située à 3 milles de la moderne *Capoue*, ainsi que l'indique l'itinéraire.

« *De là* (c'est-à-dire de la petite villa du Pont-de-Campanie), *nous nous rendîmes à Capoue où les mules déposèrent pour un temps leurs bâts. Mécène alla jouer à la paume; Virgile et moi nous fîmes la sieste, car le jeu de*

---

(108) *Table de Peutinger.*

Sinuessa.	
Ad Pontem Campanum	9
Urbanis	III
Ad nonum	III
Casilino	VI
Capuæ	III
	22

Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem.

Sonuessa.	
Mutatio Ponte-Campano	VIIII
Mutatio ad octavum	VIIII
Civitas Capua	VIII
	23

(109) Plin., *Hist. nat.*, l. XIV, 8, 3.

paume est également contraire à ceux qui ont de mauvais yeux et à ceux qui ont un mauvais estomac (110). »

Il est probable que nos voyageurs ne séjournèrent pas à CAPOUE et qu'ils se dirigèrent dans la même journée vers CAUDIUM. M. Valckenaer comprend qu'Horace a passé la sixième nuit à CAPOUE ; que voudrait dire alors :

« .....Muli Capuæ clitellas TEMPORE ponunt? »

D'ailleurs, du PONT-DE-CAMPANIE à CAPOUE, il y a 15 ou 17 milles seulement. Or, la distance moyenne parcourue chaque jour pendant tout le voyage est de 35 à 40 milles.

« *Ensuite nous fûmes reçus dans la villa de Coccéius, située au-dessus des cabarets de Caudium et qui est si bien approvisionnée* (111). »

Les trois itinéraires sont d'accord pour la distance qui sépare CAPOUE de CAUDIUM (112).

CALATIA, mentionnée par la table Théodosienne comme étant à 6 milles de CAPOUE, devait être à *Casella*, petite bourgade située tout près de *Caserta vecchia* (qu'il ne faut pas confondre avec la nouvelle *Caserta*).

La station AD NOVAS, mentionnée dans les deux itinéraires, n'existait vraisemblablement pas au temps d'Horace. On peut la placer vers *Certino*, à l'entrée de l'étroite vallée qui a conservé son ancien nom, si célèbre

---

(110) Hinc muli Capuæ clitellas tempore ponunt.
Lusum it Mæcenas : dormitum ego Virgiliusque :
Namque pila lippis inimicum et ludere crudis.

(111) Hinc nos Coccei recipit plenissima villa,
Quæ super est Caudi cauponas.

(112)

Table Antonine.		*Table de Peutinger.*		*Itin. de Bordeaux à Jérusalem.*	
A Capua.		Capua.			
Caudis	XXI	Calatie	VI	Civitas Capua.	
		Ad novas	VI	Mutatio novas	XII
		Caudio	VIIII	Civitas et mansio Claudiis	VIIII

dans l'histoire de la guerre du Samnium : *valle Caudina*. On s'éloigne des fertiles plaines et des riants coteaux de la Campanie pour entrer dans un pays âpre et montagneux. On trouve, au fond de ce vallon resserré par l'Apennin, la bourgade de *Forchia* qui rappelle les anciennes FOURCHES-CAUDINES. CAUDIUM me paraît avoir été situé au *Castel-Aïrola*. L'ancienne ville devait être dans une position élevée : ce qui le prouve, c'est que la voie n'y passait pas; mais il se trouvait sur la route quelques cabarets figurant une station et portant le nom de la ville qui était au-dessus. Il en est de même aujourd'hui pour toutes les bourgades situées dans des lieux trop élevés, comme, par exemple, les villages de la Côte-d'Or, et, entre autres, *Meursault*, qui est à un quart de lieue de la route, sur laquelle on trouvait néanmoins, avant la construction du chemin de fer, le relais de poste et quelques auberges formant un petit hameau auquel on donnait aussi le nom de *Meursault* et qui se distingue du premier par la désignation de *Meursault-l'Hôpital*. Les cabarets de CAUDIUM devaient se trouver vers *Arpaja* qui est à 21 ou 22 milles de l'ancienne CAPOUE, ce qui concorde avec la mesure des itinéraires. La VILLA DE COCCÉIUS devait être sur un des sommets voisins. Romanelli la place, selon moi, trop près de BÉNÉVENT en la portant sur le *M^te Sarchio* qui est à 5 milles d'*Arpaja*, et Fr. Daniel, trop près de CAPOUE en la fixant à *Masseria-delle-Moliche* (113). Je pense qu'il conviendrait de la placer plutôt sur le versant du *M^te Costa-Cauda*, vers le *Castel-Aïrola*.

Dans la VILLA DE COCCÉIUS, deux personnages grotesques de la suite de Mécène se prirent de querelle et donnèrent la comédie à nos voyageurs. On a beaucoup reproché à Horace de nous avoir rapporté cette dispute où nous ne voyons qu'un échange d'injures grossières qui n'ont assurément rien de bien plaisant pour nous. Mais il faut considérer que les bouffonneries qui nous divertissent

(113) Conf. Orelli, *Horace*, t. II, p. 81.

aujourd'hui auraient, sans doute, paru très-fades aux Anciens. Rien ne varie plus, suivant les temps et les lieux, que les causes qui provoquent le rire. Horace ne nous présente pas cette querelle comme une scène d'un comique bien délicat ; c'était pourtant une farce propre à exciter le rire des gens doués d'esprit et même du plus fin. Si nous n'en rions point, ce n'est pas une raison pour que cette scène ne parût très-comique à Mécène, à Virgile et à Horace. Rien n'est plus rare que de voir des personnes, je ne dirai pas de différentes nations, mais d'éducation, d'habitudes et de genre de vie différents, trouver du goût aux mêmes plaisanteries et rire des mêmes choses. Telle scène populaire, si vite et si bien comprise à Paris, fait bâiller à Marseille, paraît languissante à Naples et jette le public de Londres dans le plus sérieux étonnement. C'est peut-être la plus grande marque de sympathie entre gens de même éducation que le don de rire des mêmes choses.

Les sentiments et les passions bien rendus sont de tous les temps et de tous les pays ; il n'en est pas de même des ridicules : nous ne comprenons guère les grosses plaisanteries des théâtres étrangers. Prenons-nous le même plaisir que les Napolitains aux bouffonneries d'Altavilla, le fameux *Pulcinella* de *S. Carlino ?* Trouvons-nous toujours les farces de *Falstaff* bien comiques ? Il n'est assurément pas plus juste d'en vouloir aux Anciens si l'élément grotesque, qui tenait une si grande place dans leurs spectacles, ne fait point fortune parmi nous. La verve qui s'y trouve est souvent le seul mérite qui nous touche, et l'on remarquera que c'est un mérite purement littéraire qui n'excite nullement la gaîté et ne saurait provoquer le rire.

« *Muse, rappelez-nous en peu de vers le combat du bouffon Sarmentus et de Messius Cicirrus : dites-nous leur naissance et leur querelle. Messius est de l'illustre nation des Osques. Quant à Sarmentus, la maîtresse dont il était esclave*

vit encore. Ces héros, issus de si nobles aïeux, en vinrent au combat. Sarmentus, le premier, s'écrie : « Tu ressembles à un cheval sauvage. » — Et nous de rire ; mais, Messius : « Soit ! » — et il agite sa tête. — « Oh ! si l'on ne t'avait arraché ta corne du front, poursuit Sarmentus, que ne ferais-tu pas, puisque, ainsi mutilé, tu parais si menaçant ? » — Messius avait, en effet, sur le front une cicatrice dégoûtante et velue qui le défigurait. Il continue à le railler sur son mal Campanien et sur sa laideur, puis il le supplie de danser le pas du cyclope Polyphème, l'assurant qu'il n'avait besoin ni de masque ni de cothurne. Cicirrus ne resta pas en arrière : il demanda à Sarmentus s'il avait déjà déposé sa chaîne d'esclave, en ex-voto, sur l'autel des Dieux-Lares ? « Parce que tu es greffier, ne t'imagine pas que ton ancienne maîtresse ait perdu tous ses droits. Pourquoi t'es-tu sauvé de chez elle ? Quant elle ne t'aurait donné qu'une livre de farine, n'était-ce pas assez pour un personnage si mince et si mignon ? » Nous prîmes plaisir à cette bouffonnerie qui nous retint longtemps à table (114). »

---

(114) . . . . . Nunc mihi paucis
Sarmenti scurræ pugnam Messique Cicirri,
Musa, velim memores ; et quo patre natus uterque
Contulerit lites. Messi clarum genus Osci ;
Sarmenti domina exstat. Ab his majoribus orti
Ad pugnam venere. Prior Sarmentus : « Equi te
Esse feri similem dico. » Ridemus : et ipse
Messius : « Accipio ; » caput et movet. — « O tua cornu
Ni foret exsecto frons, inquit, quid faceres, quum
Sic mutilus miniteris ? » At illi fœda cicatrix
Setosam lævi frontem turpaverat oris.
Campanum in morbum, in faciem permulta jocatus,
Pastorem saltaret uti Cyclopa rogabat :
Nil illi larva, aut tragicis opus esse cothurnis.
Multa Cicirrus ad hæc : donasset jamne catenam
Ex voto Laribus, quærebat ? Scriba quod esset,
Deterius nihilo dominæ jus esse. Rogabat
Denique, cur unquam fugisset, cui satis una
Farris libra foret, gracili sic, tamque pusillo.
Prorsus jucunde cœnam produximus illam.

Il faut convenir aussi, Messieurs, que le récit d'Horace, fût-il très-plaisant en latin, ne saurait guère l'être dans une traduction. Si la poésie perd sa couleur et sa force lorsqu'elle est traduite, la narration comique surtout, dont le principal mérite est dans l'expression, ne saurait conserver son agrément.

Après avoir passé la sixième nuit dans la VILLA DE COCCÉIUS, Horace reprend la route de BRINDES.

SEPTIÈME JOURNÉE.

« *De là, nous nous dirigeons tout droit vers Bénévent où l'hôtelier, dans son empressement, pensa incendier sa maison en faisant rôtir des grives étiques. La flamme se répandit dans la cuisine qui était très-vieille, et le feu commençait déjà à caresser le toit. Il fallait voir les convives affamés et les esclaves effrayés, occupés les uns à sauver le dîner, les autres à éteindre le feu* (115). »

BÉNÉVENT n'a changé ni de place ni de nom (116). Les tables Antonine et Théodosienne donnent 11 milles entre la station de CAUDIUM et BÉNÉVENT. L'itinéraire de Bordeaux à Jérusalem en compte 12.

Nos voyageurs ne s'arrêtent à BÉNÉVENT que pour dîner et continuent leur marche. Ils abandonnent la voie Appienne et prennent une route qui n'est point indiquée

---

(115) Tendimus hinc recta Beneventum, ubi sedulus hospes
Pene arsit, macros dum turdos versat in igne :
Nam vaga per veterem dilapsa flamma culinam
Vulcano, summum properabat lambere tectum.
Convivas avidos cœnam servosque timentes
Tum rapere, atque omnes restinguere velle videres.

(116) Conférez. Duchess of, Devonshire. *Horatii Flacci satir.*, I, v. (Vue des ruines romaines des aqueducs de Bénévent, par Simon Pomardi.)

sur les itinéraires anciens et qui devait abréger la distance en suivant presque en ligne droite la direction de Canose.

Les tables donnent deux routes de Bénévent à Brindes : l'une décrit un assez long détour vers le nord par Equus-Tuticus, Æcæ, Herdoniæ, Canusium, Rubi, Barium et Egnatia (117) ; l'autre suit la direction du sud et passe par Aquilonia, Venouse, Sub-Lupatia et rejoint la première à Gnatia (118).

Il est évident que le cortége de Mécène ne suivit ni l'une ni l'autre de ces deux routes et qu'il traversa directement les montagnes de la Pouille pour reprendre la voie Appienne à Canose ou, probablement, un peu avant cette station. En effet, Horace s'exprime ainsi :

De cet endroit (de Bénévent), *nous commençons à découvrir les sommets de l'Apulie si connus de moi et qui sont brûlés par le Siroco. Jamais nous ne serions parvenus à les gravir si la villa voisine de Trivicum ne nous eût offert un abri. On fit brûler dans le foyer des branches vertes garnies encore de leurs feuilles, ce qui produisit une fumée dont mes yeux eurent beaucoup à souffrir* (119). »

Suivent quatre vers que je ne crois pas pouvoir tra duire.

Trivicum, qui n'est mentionné dans aucun itinéraire, était évidemment la moderne *Trevico*, sur le flanc occidental de l'Apennin, et à une certaine hauteur dans la montagne. Un voyageur anglais, M. Keppel Graven, a été étonné de voir qu'on faisait encore du feu au mois de

---

(117) *Itin. Anton.*, *Rec. des itin. anc.*, p. 32, 33 et 34, — et *itin. Burdigal.*, p. 191-192.

(118) *Tab. Peuting.*, p. 214.

(119) Incipit ex illo montes Appulia notos
Ostentare mihi, quos torret Atabulus, et quos
Nunquam erepsemus, nisi nos vicina Trivici
Villa recepisset, lacrymoso non sine fumo,
Udos cum foliis ramos urente camino.

juin dans les Abbruzes (120). C'était dans la même saison qu'Horace traversait l'Apennin. C'est à la villa de TRIVICUM que le poète passa la 7e nuit depuis son départ de Rome. *Trevico* est à 29 milles de BÉNÉVENT, ce qui fait 41 milles parcourus dans cette journée depuis la VILLA DE COCCÉIUS.

HUITIÈME JOURNÉE.

« *De là* (de la villa de TRIVICUM), *nous franchissons rapidement, en voiture, un espace de* 24 *milles et nous nous arrêtons à une petite ville que je ne puis nommer en vers, mais qu'il est facile d'indiquer. La chose la plus commune, l'eau, se vend en cet endroit, tant elle y est rare ; mais le pain y est de si bonne qualité que le voyageur prudent en fait provision pour Canose, où il est détestable et plein de gravier. La Naïade de Canose n'est pas moins avare de son eau que celle de la ville qu'on vient de quitter. Canose fut autrefois fondée par le vaillant Diomède* (121). »

On a été longtemps embarrassé pour découvrir quelle était cette ville qu'Horace ne pouvait nommer. On a cru que c'était EQUUS-TUTICUS dont la quantité est, en effet, rebelle à l'hexamètre. Mais M. Walckenaer a démontré qu'EQUUS-TUTICUS, située seulement à 21 ou 22 milles de BÉNÉVENT, d'après les itinéraires, et, par conséquent,

---

(120) *Excursions in the Abbruzzi*, t. II, p. 119.

(121) Quattuor hinc rapimur viginti et millia rhedis,
Mansuri oppidulo, quod versu dicere non est,
Signis perfacile est. Venit vilissima rerum
Hic aqua ; sed panis longe pulcherrimus, ultra
Callidus ut soleat humeris portare viator :
Nam Canusi lapidosus ; aquæ non ditior urna ;
Qui locus a forti Diomede est conditus olim.

vers la moderne *Fojano*, ne se trouvait pas sur la route de nos voyageurs. Pour faire passer Horace à EQUUS-TUTICUS, il faudrait le faire revenir en quelque sorte sur ses pas et supposer qu'il fit un grand détour à gauche, puisque *Trevico* est déjà à 29 milles de BÉNÉVENT; or, les 24 milles que firent Mécène et ses compagnons en quittant *Trevico* porteraient à 41 milles l'espace qu'ils auraient parcouru depuis BÉNÉVENT jusqu'à cette ville qu'Horace ne nomme pas. On ne peut guère supposer qu'ils eussent fait un trajet de 41 milles pour franchir la distance qui séparait EQUUS-TUTICUS de BÉNÉVENT, distance qui, d'après les itinéraires, n'était que de 22 milles.

C'est donc à l'est de *Trevico*, à 24 milles et dans la direction de *Canose*, qu'il faut placer cette bourgade inconnue. Cette mesure nous porte à *Ascoli*, l'ancienne ASCULUM, mot dont la quantité est une brève entre deux longues. Mais M. Walckenaer pense que ce n'est point la quantité qui a empêché Horace de faire entrer ce mot dans son vers, car il aurait pu facilement élider la dernière syllabe; selon lui, c'est la terminaison de ce mot, *culum*, qui aurait été le seul obstacle : « Les Romains, dit-il, étaient très-prompts à saisir l'obscénité ou la saleté d'expressions qui résultaient de la séparation ou de la jonction de certaines syllabes. » Cette remarque me paraît un peu risquée. Quoi qu'il en soit, le lieu mentionné par Horace ne peut être qu'ASCULUM, et, ce qui doit nous confirmer encore dans cette opinion, c'est l'observation curieuse faite par l'abbé Capmartin de Chaupy lorsqu'il visita *Ascoli*. Il remarqua que l'on est encore aujourd'hui obligé d'aller, avec des bêtes de somme, chercher de l'eau à une source qui jaillit du pied de la montagne. Il a pu constater, en outre, que les environs de cette bourgade produisent un très-beau froment et que l'on y mange d'excellent pain (122).

Avant d'arriver à CANOSE, nos voyageurs retrouvent

---

(122) *Déc. de la maison de camp. d'Hor.*, t. III, p. 495-496.

la voie Appienne vers la moderne *Cerignola* qui est très-vraisemblablement la station AD-UNDECIMUM de l'itinéraire de Bordeaux à Jérusalem.

« *Là* (à CANOSE), *Varius tout triste se sépara de ses amis qu'il laissa également affligés de son départ* (123).

D'*Ascoli* à *Canosa* l'on compte 27 milles, ce qui, ajouté aux 24 milles précédents que l'on avait faits en voiture dans la matinée, donne 51 milles. C'est à CANOSE qu'Horace passa la 8e nuit depuis son départ de Rome.

Cette ville est située sur une colline, à quelque distance à gauche de l'*Ofanto*, l'ancien AUFIDUS, et à 8 milles du champ de bataille de CANNES. L'ancienne CANUSIUM présente, encore aujourd'hui, de belles ruines. La remarque d'Horace relative à l'eau se trouve toujours vraie. Les habitants vont la puiser, pour les usages domestiques, à de petits étangs situés à un mille de la ville.

NEUVIÈME JOURNÉE.

« *Ensuite* (dit Horace), *nous arrivons à Rubi, fatigués de la longueur de la route que la pluie avait rendue très-mauvaise* (124). »

Ici les itinéraires ne sont pas d'accord : la table Antonine ne donne que 23 milles entre CANUSIUM et RUBI [la moderne *Ruvo* (125)]. L'itinéraire de Bordeaux à Jérusalem en donne 30 (126). M. Walckenaer ne mentionne

(123) Flentibus hic Varius discedit mæstus amicis.
(124) Inde Rubos fessi pervenimus, utpote longum
Carpentes iter, et factum corruptius imbri.
(125) *Rec. des itin. anc.*, p. 34.
(126) *Id.*, p. 191.

point cette différence. Or, il y a plus de 23 milles entre *Canosa* et *Ruvo*, même à vol d'oiseau. Comme la route paraît avoir été très-mauvaise au temps d'Horace, il est probable qu'on lui fit faire un détour pour éviter les lieux bas et humides et que la distance entre les deux villes fut partagée par la station AD QUINTUM DECIMUM. L'existence de cette station et le nom qu'elle porte nous indiquent clairement que c'est la mesure de l'itinéraire de Bordeaux à Jérusalem qui est la bonne. C'est vers *Andria* qu'il convient de placer cette station, laquelle ne devait pas plus exister au temps d'Horace qu'à celui d'Antonin. La route était, sans doute, plus directe à cette époque. Je serais tenté de proposer la rectification suivante dans l'itinéraire d'Antonin :

RUBOS XXVII, au lieu de XXII (127).

C'est dans cette ville qu'Horace passe la 9e nuit du voyage.

DIXIÈME JOURNÉE.

« *Le lendemain, la journée fut plus belle, mais la route pire jusqu'aux murs de Bari, renommée pour la pêche* (128). »

De RUBI à BARI, en passant par BUTUNTUS, la table d'Antonin compte 23 milles (129); mais l'itinéraire de Bordeaux à Jérusalem n'en compte que 20 (130). Ainsi, dans cette journée, qui serait la 10e pour Horace depuis

(127) Il arrive souvent que les copistes ont omis le jambage d'un chiffre, ce qui fait, par exemple, un I au lieu d'un V. Quelquefois ils ont pris les deux jambages d'un V mal formé pour deux II.

(128) Postera tempestas melior : via pejor adusque
Bari mœnia piscosi.

(129) *Rec. des itin. anc.*, p. 34.

(130) *Id.*, p. 191.

son départ de Rome, nos voyageurs n'auraient fait que 23 milles, en admettant, avec M. Walckenaer, qu'ils eussent passé la nuit à Bari, ville dont le nom s'est conservé et qui est habitée aujourd'hui, comme autrefois, par des pêcheurs. C'est à Bari seulement que Mécène et ses compagnons retrouvent la mer. Ils n'en doivent plus quitter le rivage jusqu'à Brindes. Butuntus était à *Bitonto*.

ONZIÈME JOURNÉE.

La section de la voie Appienne qu'Horace parcourt depuis Bari jusqu'à Egnatia portait le nom de voie Egnatienne.

« *Ensuite Gnatia, construite en dépit des Naïades* (131), *fournit une matière à nos rires et à nos plaisanteries. On voulut nous persuader que l'encens se consumait seul sur les degrés du temple, sans le secours du feu. Que le juif Apella croie cela : pour moi, je n'en crois rien ; car je sais que les dieux vivent dans une tranquille indifférence et que, du haut de l'Olympe, ils dédaignent de s'occuper des prétendus prodiges de la nature* (132). »

---

(131) Tant l'eau y est rare.

(132) Dehinc Gnatia, lymphis
Iratis exstructa, dedit risusque jocosque ;
Dum flamma sine, thura liquescere limine sacro
Persuadere cupit : credat Judæus Apella,
Non ego; namque Deos didici securum agere ævum :
Nec, si quid miri faciat natura, Deos id
Tristes ex alto cœli demittere tecto.

Est-il besoin d'ajouter que le juif Apella aurait eu bien raison de croire à un phénomène aussi simple que celui dont parle Horace? La physique se chargerait de l'expliquer sans le secours d'aucune divinité.

L. of C.

On voit que la philosophie d'Epicure avait fait de grands progrès à Rome depuis le poème de Lucrèce auquel Horace emprunte ici un vers entier sans y changer un seul mot (133).

La table Antonine compte 37 milles entre BARIUM et EGNATIA [*Torre d'Egnazia* (134)]; la table de Peutinger, 38 (135): l'itinéraire de Bordeaux à Jérusalem, 36 (136).

Je ne dirai rien des stations intermédiaires qui n'existaient vraisemblablement pas au temps d'Horace (137).

C'est à EGNATIA que le poète passa la 11e nuit de son voyage.

DOUZIÈME JOURNÉE.

Enfin, dans la 12e journée depuis son départ de Rome, il franchit la distance qui sépare EGNATIA de BRINDES.

---

(133) Conf. *De rerum natura*, VI, 57.

(134) *Rec. des itin. anc.*, p. 34.

(135) *Id.*, p. 216.

(136) *Id.*, p. 191.

(137) En voici le tableau comparatif jusqu'à BRINDES :

Table Antonine.		*Table de Peutinger.*		*Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem.*	
Barium.		Barium.		Civitas Beroes.	
Turribus	XXI	Turris Cesaris	XX	Mutatio Turres Juliana	XI
Egnatiæ	XVI	Dertum	IX	Mutatio Turres Aurilianas	VIII
Speluncas	XX	Gnatie	IX	Civita Leonatiæ	XV
Brundisium	XIX	Spelunis	XXI	Mutatio ad Decimum	X
		Brindisi	XXVIIII	Mansio Spitenæes	XI
				Civitas Brindisi	XIIII

« *Brindes est le terme de notre long voyage et de ce long récit* (138). »

Il y a 39 milles entre la *Torre d'Egnazia* et *Brindisi*. C'est la table d'Antonin qui donne la mesure exacte. Les deux autres itinéraires ont été évidemment altérés en cet endroit.

D'après le calcul de M. Walckenaer, Horace aurait fait 378 milles entre Rome et Brindes, c'est-à-dire 560 kilomètres ou 130 lieues. Mais ce résultat ne peut être qu'approximatif.

---

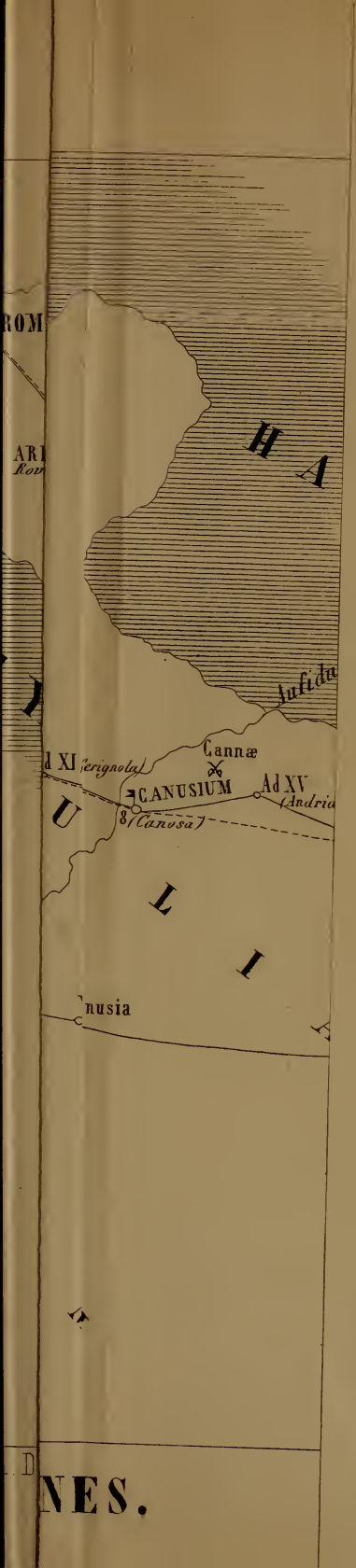
(138) Brundusium longæ finis chartæque viæque.

n n
Tr
A
ND

Lith. Desmoulins à Milan

VOYAGE D'HORACE A BRINDES

(Section de Rome à Terracine).


ROM
ARI
Rov
H A
Aufidus
d XI (Cerignola)
Cannæ
CANUSIUM
Ad XV
(Andria)
8 (Canosa)
U L I
nusia

NES.

Lith. Decourt à Mâcon

VOYAGE D'HORACE A BRINDES.

LIBRARY OF CONGRESS
0 003 094 811 7

LIBRARY OF CONGRESS
0 003 094 811 7